Quartier Libre

LE JOURNAL DES ETUDIANTS DE L'UNIVERSITE DE MONTRÉAL

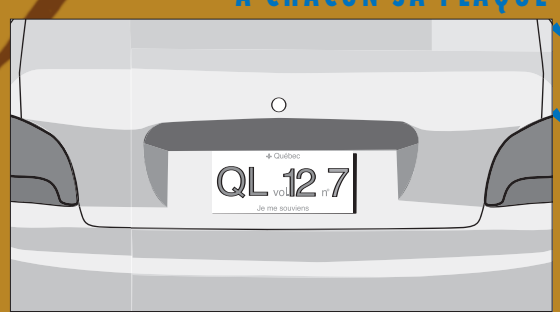
Avant qu'il ne soit trop tard : la décroissance ?

CAMPUS

ENTREVUE AVEC JACQUES DUSSAULT
TROISIÈME ESSAI RÉUSSI

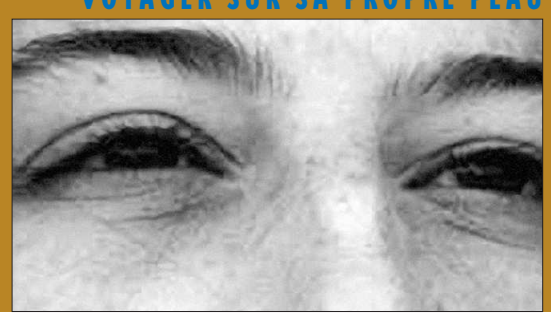
SOCIÉTÉ

IMMATRICULATION AU QUÉBEC
À CHACUN SA PLAQUE



CULTURE

LA POÉSIE DE CHRISTINE GERMAIN
VOYAGER SUR SA PROPRE PEAU



Le Quartier Libre - 24 novembre 2004 - Vol. 12, no 7

WWW.QL.UMONTREAL.CA

Les déboires du Comité permanent de la politique linguistique

Olivier Sylvestre
Coordonnateur aux affaires académiques de premier cycle

Une situation linguistique laissée à l'abandon. Des facultés aveugles à la qualité du français dans l'enseignement et la recherche. Des activités sans grand résultat et… un rapport d'activités à remettre à l'Assemblée universitaire en décembre. Le Comité permanent de la politique linguistique (CPPL) commence à réaliser l'ampleur de la tâche qui lui incombe. Et il est plus que temps.

Le dossier-choc présenté par le Quartier libre le 29 septembre dernier sur le piètre état de la langue à l'UdeM a fait réagir les membres du Comité permanent de la politique linguistique. Après trois années d'inertie, de discussions et de tergiversations en long et en large, la Comité a réalisé que le bilan de ses travaux, qu'il devra présenter à l'Assemblée universitaire du 13 décembre prochain, est bien maigre. Mais comment ce comité, dont le mandat est pourtant d'exercer une veille de la situation linguistique dans l'institution depuis l'adoption de la politique linguistique et qui doit conseiller l'université en la matière, fut-il si cruellement frappé d'immobilisme ?

Flairant le gastéropode endormi sous la roche, la FAÉCUM a mené UNE ENQUÊTE EXCLUSIVE. Le Quartier libre n'avait pas tout vu. Voici que la vérité éclate au grand jour…

Le 26 novembre 2001, l'Université de Montréal se targue d'être une pionnière en matière de protection de la langue française en adoptant sa Politique linguistique. Une belle politique, pour laquelle l'institution réservait une belle tablette… L'article 16 de la politique créait d'office le CPPL, qui tardera à recruter ses membres et à se réunir, comme c'est le cas avec chaque comité relevant de l'Assemblée universitaire.

Cinq mois plus tard, le 6 mai 2002 à 14h, sous la tour du rectorat, le CPPL se réunit enfin pour la première fois avec un échéancier de travail plutôt abstrait. Les membres discutent du mandat du comité et du texte de la politique linguistique. M. Jacques Frémont, alors doyen de la faculté de Droit et président du CPPL, affirme « voir dans la désignation du secrétaire général [de l'UdeM] comme responsable [de l'application de la politique linguistique] une déclaration claire et nette de l'Université de la voir respecter ». Il est vrai que le secrétaire général n'a que cela à faire de ses journées… De plus, il semble y avoir confusion parmi les membres du CPPL quant à savoir si le comité doit se montrer proactif (donc, exécutoire) ou davantage consultatif (donc, sans influence réelle). De grandes questions sont alors posées quant au texte de la politique et de belles idées, mortes au feuilleton, sont lancées.

Le CPPL se réunira à nouveau le 31 mai 2002 pour discuter du texte de la politique. N'eût été d'une proposition de la FAÉCUM d'inclure le texte de la politique dans le nouvel agenda alors en construction, le CPPL se serait sclérosé. Déjà.

Cinq mois passent encore avant la prochaine réunion du dit comité. Le 14 novembre 2002, M. Frémont affirme qu'un autre comité a été créé pour se pencher sur la maîtrise des langues dans les études et qu'il y sera convoqué ultérieurement. Or, ces deux comités, fruit d'un malheureux dédoublement institutionnel, ne se parleront jamais. Pendant ce temps, l'Office de la langue française envoie une lettre adressée au recteur proposant des modifications à apporter au texte de la politique linguistique. Le recteur répond que ces modifications seront prises en compte. Dans les faits, elles ne l'ont jamais été.

Le 5 décembre 2002, à 11h30, le CPPL tombe dans le marasme. La seule discussion du comité portera (encore) sur la question de son mandat, qui semble de moins en moins défini au fil des discussions… Le CPPL finit par admettre que la mise en oeuvre de la politique linguistique ne relève aucunement de ses attributions, mais qu'il doit quand même établir un plan d'action à ce sujet ! Les membres sont plongés dans la confusion. Les échanges s'embourbent. Les choses ne s'améliorent guère à la 5e séance tenue le 25 février 2003, alors que les membres commencent à penser qu'il serait temps de se bâtir un plan d'action pour l'application de la politique et de commencer à faire l'état de la situation linguistique à l'UdeM… ce qu'il devait faire depuis plus d'un an.

Pire, huit mois passent encore sans que le CPPL ne se réunisse. Le 23 octobre 2003, lorsque enfin on sent le besoin de raviver le comité, la FAÉCUM propose de nouvelles pistes d'action, qui ne verront pas le jour. Un membre exprime qu'il faudrait que le CPPL « dépasse le stade des impressions » quant à la situation linguistique dans l'institution. C'est pourquoi trois expertes de la langue paraîtront devant le CPPL au cours des séances suivantes. Une d'entre elles, ex-conseillère linguistique à l'UdeM, critique les imprécisions et le manque de poigne de la politique. Ses critiques tomberont dans l'oubli. Pendant ce temps, un rapport intérimaire du CPPL sera présenté à l'Assemblée universitaire, affirmant que les travaux vont bon train… Rien de concret n'a cependant été fait. Et le recteur qui de son côté affirme être ouvert à une offre de cours en anglais dans le cadre du processus d'internationalisation de l'établissement !

COMMENT CE COMITÉ, DONT LE MANDAT EST POURTANT D'EXERCER UNE VEILLE DE LA SITUATION LINGUISTIQUE DANS L'INSTITUTION DEPUIS L'ADOPTION DE LA POLITIQUE LINGUISTIQUE ET QUI DOIT CONSEILLER L'UNIVERSITÉ EN LA MATIÈRE, FUT-IL SI CRUELLEMENT FRAPPÉ D'IMMOBILISME ?

Le 14 avril 2004, à sa 10e séance, le président du CPPL lui-même avoue n'avoir aucune idée de la situation linguistique entre les murs de l'université, même après deux ans et demi de travaux. Devant ce constat d'échec, le représentant FAÉCUM au CPPL fait la proposition de rencontrer (enfin) les facultés pour connaître leur application réelle de la politique linguistique. Ce processus n'est toujours pas entamé à ce jour. Et la Faculté des arts et sciences vient sonner l'alarme. La situation du français se détériore malgré toutes les bonnes volontés.

Considérant les réalisations médiocres du CPPL, les membres actuels doivent retrousser leurs manches. Ils doivent se donner un échéancier réaliste et se réunir à une fréquence respectable. Ils doivent rencontrer les doyens de faculté et suggérer des actions concrètes à l'Université, notamment pour publiciser la politique linguistique. Ils doivent se pencher au plus vite sur la situation des professeurs non francophones. Surtout, ils doivent examiner les impacts du processus d'internationalisation et l'anglicisation que celle-ci peut entraîner. Enfin, le CPPL doit recommander l'embauche d'un conseiller linguistique pour améliorer la qualité du français dans les communications universitaires, qui manquent clairement d'uniformité dans la terminologie.

Ainsi, notre enquête se poursuit. Espérons que l'esprit de bonne collaboration qui semble animer les membres du CPPL cette année se concrétise, car dorénavant, nous les avons à l'œil…

À LA UNE

À la veille de la Journée sans achat du 26 novembre, *Quartier Libre* a voulu faire fi des pressions de consommation de la période de Noël en présentant un numéro spécial sur la décroissance. Mouvement encore passablement méconnu, la décroissance soutenable pourrait être la seule voie vers un monde équitable et écologiquement viable.

Conception de la une : Calcul Mental

SOMMAIRE

DOSSIER DÉCROISSANCE

Tour d'horizon : Trois opinions s'affrontent . . p. 4
Journée sans achats :
Les organismes vendus à l'idée . . . . . p. 5
Croissance aux États-Unis :
Le serment d'allégeance . . . . . p. 6

CAMPUS

Classes militantes : Cigogne . . . . . p. 7
Manifestation contre l'endettement étudiant :
Quel en a été l'impact médiatique? . . . . . p. 7
Éducation au Japon :
Le virtuel pour fuir le réel . . . . . p. 11
Football des Carabins :
Une progression historique . . . . . p. 12

SOCIÉTÉ

Immatriculation à deux vitesses . . . . . p. 16
Si j'avais les ailes d'un anges . . . . . p. 17

MONDE

Révision du temps de travail en Europe :
L'heure a sonné . . . . . p. 18
Rwanda : Témoignage d'un drame
humain et politique . . . . . p. 19

CULTURE

Plein Cadre : Érica Pomerance . . . . . p. 21
La tête qui dépasse : Christine Germain . . . . p. 23
Talent'Um : Florence Khoriaty . . . . . p. 24
Chroniques CD . . . . . p. 24
Oratoire St-Joseph :
L'exposition du centenaire . . . . . p. 25
Agenda culturel . . . . . p. 25
Chronique BD, chronique philo,
phantasme d'Érasme . . . . . p. 26
La page BD du QL . . . . . p. 27

L'INTERVIEWÉ

Jacques Dussault . . . . . p. 13

Quartier Libre

DIRECTRICE
Fannie Olivier - fannie.olivier@umontreal.ca

CHEFS DE PUPITRE
Campus : Emmanuelle Gruber
e.gruber@umontreal.ca
Société / Monde : Samuel Auger
neoway@hotmail.com
Culture : Linda Fatigba
fatigbalinda@yahoo.ca

DIRECTION ARTISTIQUE
Clément de Gaulejac - calculmental@vif.com

PHOTOGRAPHES
Dominic Gauthier- gauthdom@hotmail.com
Giovanna Andaluz, Maxime Juneau-Hotte, Tristan Péloquin.

ILLUSTRATEUR
Clément de Gaulejac - calculmental.org

JOURNALISTES
Martin Auger, Renée-Claude Doucet, Éric Forest, Rachel Hyppolite, Jean-Sébastien Jetté, Normand Landry, Aurore Lehmann, Mikaëlle Monfort, André Péloquin, Jean-François Rioux, Clarisse Serignat, Julie Talbot, Ian de Valicourt.

CORRECTEUR
Serge Bergeron

INFOGRAPHIE
© Zirval Design & Imprimerie (514) 525-3781

PUBLICITÉ
Accès-Média (524-1182)

COMPTABILITÉ
Mélanie Bouchard

IMPRESSION
Payette & Sims

DISTRIBUTION
R.C. Graphiques
Le *Quartier Libre* est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993.
Bimensuel, le *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs.
Nos bureaux sont situés au:
3200, rue Jean-Brillant
(Local 1274-6) C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8
Tél.: (514) 343-7630 - Téléc.: (514) 343-7744
Site Web: www.ql.umontreal.ca
Courriel: quartierlibre@hotmail.com
Le *Quartier Libre* est membre de la Presse universitaire indépendante du Québec (PUIQ)
Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 1198-9416
Tout texte publié dans le *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.
PROCHAINE PARUTION
Mercredi 8 décembre 2004
PROCHAINE TOMBÉE
Jeudi 2 décembre 2004

ÉDITO

HALTE À LA CROISSANCE

Fannie OLIVIER

Achetez un téléphone cellulaire à vos proches, ce Noël. Maman, papa, petit-ami, coloc, frangin, mère-grand : démontrez-leur votre amour en leur offrant le gadget. Ils en ont déjà un? Achetez-en un à votre chien. Sérieusement. La compagnie américaine PetsMobility vous vend depuis peu un téléphone en forme d'os qu'on accroche sur le collier de Princesse ou Fido. «*Connecting every member of your family - even your pet*». Sérieusement. Comme un milliard de personnes possèdent déjà un téléphone portable, l'industrie des télécommunications devient de plus en plus saturée. Pour continuer sa progression, il lui faut d'autres interlocuteurs. La race canine, pourquoi pas? Il faut croître.

* * *

La nuit tombe, le berger s'active. Il ramène ses moutons dans l'enclos. Il doit isoler ses bêtes, il le sait, sinon elles continuent à brouter toute la nuit, sans connaître le moment où s'arrêter. Elles tombent alors malades et meurent d'avoir trop mangé. Elles s'empiffrent jusqu'à en exploser. Ce n'est pas que ses moutons soient si bêtes… ils sont seulement trop gourmands. Leurs besoins sont illimités, paraît-il.

Illustration : CALCUL-MENTAL!

La nuit tombe, croient certains, pour cette planète. Mais pour la majorité des gens, c'est l'aube, tout juste. Le soleil plonge derrière les montagnes, le ciel s'obscurcit, les criquets se mettent à chanter, la brise du soir se lève; malgré cela, presque tous se pensent au matin. Et ils continuent à brouter, encore et encore, comme si le gazon était infini sur cette Terre, comme s'ils ne sentait pas leur ventre bien rond, comme si leur estomac était extensible jusqu'à l'infini. Leurs besoins sont illimités: c'est d'ailleurs un postulat de la théorie économique libérale.

Alors ils font la file, comme les moutons qu'ils sont, pour travailler plus, pour faire plus d'argent, pour consommer plus. Sans comprendre que ce mal à l'estomac est symptôme de leur boulimie, de leur mode de vie, ils soulageront cette angoisse momentanée en consommant davantage. Et même lorsque la panse menacera d'exploser comme celle des moutons du berger, ils n'auront en tête qu'un seul remède : croître.

De toutes les allégeances politiques, de tous les milieux, de tous les pays de ce monde qui rapetisse, un seul objectif : croître. Développer l'économie. Croître pour faire plus d'argent. Croître pour créer de l'emploi. Croître pour consommer plus. Croître pour croître. Et quand certains d'entre eux s'inquiètent de la viabilité écologique d'un tel système, on leur brandit un terme fourre-tout extraordinaire qui a pour effet de faire tomber tous les doutes : développement durable. Idée louable d'une part, elle s'avère cependant trop souvent un instrument démagogique pour endormir les consciences et le mot développement est généralement privilégié sur le terme durable. Utilisé par Shell, Monsanto, Renault, BMW, l'Institut français du pétrole, etc. pour dorer leur image, il a définitivement perdu son sens d'origine.

Depuis quelques années, on a vu apparaître un petit nombre de moutons noirs de la croissance, les adeptes de la décroissance. Terme repoussant pour beaucoup, complètement à contre-courant de la tendance, la décroissance est cependant pour plusieurs la seule porte de sortie vers un monde viable à long terme. Venue du constat qu'une croissance infinie est impossible sur une planète finie, limitée, et que le mode de vie opulent des pays occidentaux aux pays en développement constituerait l'arrêt de mort du globe, l'idée de la décroissance fait des petits. Elle est connue par certains dans sa version à portée individuelle : la simplicité volontaire. Elle s'inscrit dans la démarche de la Journée sans achats du 26 novembre et du mouvement anti-pub qui fait frémir quelques compagnies. On attend toujours, cependant, le jour où un parti politique influent aura le courage d'inscrire le terme controversé dans son programme électoral…

La décroissance n'est pas un pas en arrière. C'est un pas en avant. Selon Herman Daly, bien que le PIB ait augmenté depuis les années 1970 aux États-Unis, le progrès véritable du pays ne serait pas si réjouissant. Le scientifique a mis au point l'indice de progrès authentique (Genuine Progress Indicator) qui tient en compte les pertes liées à la dégradation de l'environnement en lien avec la croissance économique de cette période et conclut que le pays aurait stagné, voire régressé. Dans cette logique, comment expliquer l'obstination à mousser l'industrie et à encourager la consommation? L'idée n'est pas, toutefois, de tomber dans le dogmatisme. La «croissance» des énergies renouvelables est souhaitable pour la santé de la planète, par exemple. La décroissance prônée ici, plutôt, est une décroissance ciblée et nuancée qui s'oppose simplement à l'idée trop répandue que toute croissance est positive.

Dans la lignée de la Journée sans achats du 26 novembre et dans l'attente d'un Noël où tous les excès de consommation sont possibles, *Quartier Libre* a tenu à présenter un numéro spécial sur la décroissance. C'est qu'il croit fermement que le bonheur ne se trouve pas dans un téléphone portable pour chien.

Appel d'offres : site web

Quartier Libre
LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

est à la recherche d'un webmestre pour la refonte complète de son site web.

Toute personne intéressée par le journalisme étudiant, ayant une expérience en création de site web et possédant un portefolio pertinent est encouragée à poser sa candidature par courriel à :

quartierlibre@hotmail.com

Toute candidature doit être accompagnée d'une ébauche de projet.
Salaire : en fonction du projet proposé et de l'expérience du candidat retenu.

Date limite : le lundi 6 décembre 2004
Renseignements : Fannie Olivier au (514) 343-7630

Appel d'offres : marketing

Quartier Libre
LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

est à la recherche d'une personne ou d'une équipe pour établir un plan de marketing pour le journal et en améliorer la visibilité et la distribution.

Toute personne ou équipe intéressée par le journalisme étudiant qui possède une formation ou une expérience pertinente en marketing et en gestion est encouragée à poser sa candidature par courriel à :

quartierlibre@hotmail.com.

Toute candidature doit être accompagnée d'une ébauche de projet.
Salaire : en fonction du projet proposé et de l'expérience du candidat retenu.

Date limite : le lundi 6 décembre 2004
Renseignements : Fannie Olivier au (514) 343-7630

NAÏVETÉ OU SOLUTION DURABLE?

La décroissance est une solution proposée pour contrer la surconsommation et les problèmes environnementaux qui en découlent. Trois points de vue recueillis par le *Quartier Libre* s'opposent : contre la décroissance, pour le développement durable, et enfin une critique drastique de la société de consommation et de la surproduction.

Propos recueillis par Emmanuelle GRUBER

PHOTO: DOMINIC GAUTHIER

CLAUDE MONTMARQUETTE, professeur d'économie à l'Université de Montréal, spécialiste de l'économie expérimentale et de l'économie du travail.

Quartier Libre : Que pensez-vous du mouvement pour la décroissance ?

C.M. : La décroissance est une réponse déraisonnable et inconsciente aux problèmes d'environnement qui nous préoccupent. La croissance économique représente la valeur ajoutée de ce que l'on produit grâce aux ressources naturelles et à notre effort. S'il y a croissance économique, le revenu des gens augmente, et donc cela signifie plus de richesses. La décroissance signifie donc chômage et pauvreté.

Mais ce qui est important, c'est que, dans le calcul de la croissance, il faut prendre en compte aussi les impacts environnementaux. Car ces préoccupations sont tout à fait légitimes. Ainsi, si une entreprise pollue, créé une externalité (effet négatif non voulu créé par l'activité économique sans contrepartie monétaire), cela doit compter pour une «décrue» dans le calcul de la croissance.

Q.L. : Les partisans de la décroissance pensent que c'est la consommation qui est responsable de la pollution et que les technologies non polluantes ont pour effets pervers que les gens consomment encore plus et donc polluent autant. (Voir «l'effet rebonds» dans www.decroissance.com)

C.M. : Il y a toujours des effets pervers à une situation. Mais cet argument ne tient pas la route. Il signifie un retour en arrière et l'arrêt du progrès. Et alors là, on fait quoi? On retourne au charbon qui pollue encore plus? Non, ceci n'est pas raisonnable. C'est une solution simpliste, car on ne peut imposer aux gens des modes de conduite. Chacun adopte le style de vie qui lui plait. On ne peut pas imposer aux gens de réduire leur consommation. Il est vrai qu'elle peut entraîner plus de pollution, mais on ne peut résoudre ce problème de cette façon.

Ceci va beaucoup mieux se régler grâce à la loi du marché. Les gens expriment leurs besoins, leurs volontés d'une économie durable. Le marché réagit, met en place et développe des technologies durables. Et pour faire cela, il faut qu'il y ait de la croissance économique soutenue, mais de type durable. C'est pour cela que le principe de la décroissance ne marche pas.

Cette vision de décroissance peut même être dangereuse. Si on poursuit leur raisonnement jusqu'au bout, on peut dire alors que, pour limiter la pollution, il faudrait même limiter la population. Et là on arrive à des conclusions considérablement extrêmes. Il faut quand même bien vouloir accepter et définir un certain niveau de pollution. Et il faut plutôt laisser le marché répondre aux besoins des gens qui ont d'ailleurs exprimé leur volonté de progrès environnementaux.

Q.L. : Mais la publicité ne fausse-t-elle pas le marché en incitant les gens à consommer des biens inutiles?

C.M. : La publicité est là pour informer les gens sur les produits disponibles. Même s'il est vrai que certaines publicités peuvent être abusives et que certaines personnes y peuvent être sensibles. Mais on ne peut changer les préférences des gens; elles leur sont propres. Ils les expriment et le marché, lui, va se charger de leur offrir.

PHOTO: DOMINIC GAUTHIER

PASCAL LESAGE, assistant-recherche au Centre interuniversitaire de référence sur l'analyse, l'interprétation et la gestion du cycle de vie des produits, procédés et services (CIRAIG).

Q.L. : Que pensez-vous du mouvement pour la décroissance ?

P.L. : La décroissance est selon moi absolument nécessaire surtout dans les pays occidentaux. Essentiellement pour deux raisons. D'abord, pour un souci d'équité : l'Occident consomme 80% des ressources et représente 20% de la population. Et il n'y aurait pas assez de ressource pour que tout le monde vive au rythme de la société occidentale, puisque actuellement avec seulement 20% de la population, on puise déjà dans notre capital de ressources et la potentialité de la nature.

Ce qui implique le deuxième problème : on consomme plus de ressources que ce que les écosystèmes sont capables de renouveler. Et là, il faut regarder le problème globalement : pas seulement regarder l'impact local pour la production d'un objet x, mais aussi les impacts indirects, reliés aux produits et procédés qui ont permis la production de x. C'est ce que j'étudie dans mon centre de recherche. De façon générale, une croissance à l'infini n'a aucun sens dans un environnement où les ressources sont finies.

Q.L. : Les problèmes environnementaux que vous soulevez ne peuvent-ils pas être réglés par le développement durable ?

P.L : Si on veut du «durable», cela ne peut se faire avec le «développement». Parce qu'il implique la croissance, donc polluer plus et puiser encore dans le «capital» de nos ressources. Cette idée est donc contradictoire : le développement ne peut pas être durable. L'économie ne peut pas régler à elle seule les problèmes environnementaux pour une raison de structure. De plus, les impacts environnementaux sont des externalités qui n'ont aucune valeur dans notre système économique actuel.

Même si des améliorations peuvent être mises en place, comme par exemple une réduction de la consommation d'énergie, si elle est jumelée avec une redistribution des ressources dans un souci d'équité, la diminution ne serait pas suffisante. On est trop nombreux sur terre pour vivre tous et équitablement dans un mode de vie même moindre que celui des pays occidentaux actuellement. Pour qu'à terme, il y ait suffisamment de ressources pour que l'humanité survive, on n'a pas le choix d'adopter la décroissance, afin que les impacts environnementaux ne rendent pas la terre inhabitable. Et ceci a pour conséquence, au niveau individuel, de s'imposer des limites nous-même avant qu'on se les fasse imposer, mais également au niveau collectif, cela passe par une taxation pour ceux qui polluent. Et si besoin, même si je ne privilégie pas cette idée en premier lieu, ça peut aller jusqu'à la mise en place d'un écofascisme. Il faut aussi une redéfinition totale du mode de vie.

Q.L. : Cette position n'aurait-elle pas comme conséquence de plonger l'humanité dans la pauvreté?

P.L. : La pauvreté matérielle, oui, bien sûr. La publicité nous a «brainwashés» depuis environ 50 ans pour nous dire que «consommation est égale à bonheur». Il faut redéfinir le bonheur en terme d'être plutôt que d'avoir. Ce n'est pas un sacrifice, mais une nouvelle définition de la vie heureuse et donc de la société.

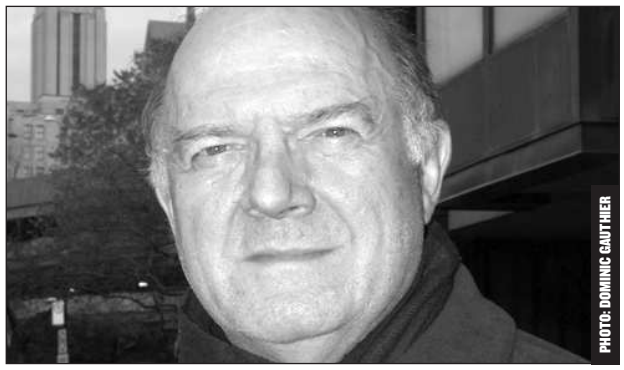


PHOTO: DOMINIC GAUTHIER

JEAN-GUY VAILLANCOURT, professeur de sociologie à l'Université de Montréal, spécialisé en sociologie des mouvements écologistes, de l'environnement, et du développement durable.

Q.L. : Que pensez-vous du mouvement pour la décroissance?

J-G.V. : Je prône plus un rééquilibrage et le développement durable qu'une décroissance généralisée. Il faut redistribuer équitablement les ressources avec les pays en développement, privilégier l'investissement équitable et le commerce équitable.

La croissance n'est ni bonne ni mauvaise, tout dépend de quoi on parle. Par exemple, la croissance pour l'énergie éolienne est très bénéfique. La décroissance dans le domaine de l'armement est une bonne chose. Et de façon générale, il faudrait un ralentissement, voire une halte, dans certains domaines non fondamentaux.

Pour les économistes, de toute façon, l'environnement, ce n'est qu'une externalité à gérer pour l'entreprise. Il faut plutôt développer une économie sociale et durable.

Q.L. : Les partisans de la décroissance parlent souvent des effets pervers du développement durable qui n'aurait pas d'effets sur la réduction de la pollution. Qu'est-ce que vous leur répondez?

J-G.V. : Avant tout, il faut économiser. Les partisans de la décroissance sont contre le «développement» durable ou non. Mais ils ne regardent pas le développement durable en relation avec les bénéfices du non-gaspillage et de la préservation des ressources. C'est le principe des trois R : par exemple, avant de recycler le papier, on Réduit sa consommation, on le Réutilise (le verso par exemple) et après on le Recycle.

De plus, ces gens-là disent qu'avec le transport en commun, plus de distance est parcourue. Ce n'est pas vrai si on ne fait que les déplacements obligatoires. Avec le développement des communications, il est souvent possible de ne pas se déplacer pour une réunion par exemple.

Mais c'est sûr qu'à terme, cela signifie qu'il va falloir limiter le développement du mode de vie nord-américain, avec trois voitures, deux maisons par famille, voire par personne. L'abandon volontaire ou avec des incitatifs financiers va devenir une nécessité. Il s'agit plus ici d'une limite de consommation volontaire et progressive, plutôt que de l'abandon total du progrès.

Q.L. : Mais ne vaut-il pas mieux laisser les gens exprimer leurs besoins et laisser le marché se charger de répondre à la demande?

J-G.V. : Le marché ne règle pas le fait que les gens expriment des caprices d'enfants. D'ailleurs, la publicité est un catalyseur de besoins inutiles, qui freine le développement durable. Au fond, qu'est-ce qui est mieux : ce que les gens veulent ou ce qui est bon pour eux, leurs vrais besoins ? D'où l'importance d'une éducation, d'une sensibilisation pour éviter le gaspillage par exemple, multiplier les gestes quotidiens comme les prêts publics de livres ou autres biens ou encore le covoiturage.

JOURNÉE SANS ACHATS AU QUÉBEC

CROISSANCE SOCIALE

Acheter, toujours acheter. Tel est le slogan que la société semble nous marteler dans les oreilles, surtout à l'approche du temps des fêtes. Par contre, l'organisation de la Journée sans achats du 26 novembre semble aller à contre-courant de ce slogan. Portrait d'un phénomène de moins en moins discret.

Rachel HYPPOLITE

«*Nous faisons une pause. Nous faisons le choix de ne rien acheter. Nous disons à Exxon, Coke et les autres : assez, c'est assez.*» On retrouve cette déclaration sur le site Web d'Adbusters, organisme de Vancouver dénonçant la société de consommation, entre autres en contrefaisant des publicités pour les dénoncer et en étant l'instigateur de la Journée sans achats. Cette Journée sans achats, ou le *Buy Nothing Day* en anglais, existe depuis 1992 et prend de plus en plus d'ampleur. Elle a été instiguée par un dénommé Ted Dave, publiciste de Vancouver, qui voulait au départ protester contre la surconsommation avec les gens du milieu. Son slogan était alors «Assez, c'est assez!» et la journée s'appelait alors No Shop Day. La Journée a maintenant ses tentacules à travers le monde, de l'Irlande à l'Australie en passant par les États-Unis et la France. Adbusters fait même la promotion d'un *Buy Nothing Christmas* (Noël sans achats), où, dans la même veine que la Journée sans achats, on invite les gens à ne rien acheter à Noël pour ralentir la roue de la consommation. Quant à la Journée sans achats, même le choix de la date n'est pas innocent. Elle se déroule toujours pendant le dernier vendredi de novembre, car il s'agit du lendemain de l'Action de Grâce américaine, période pendant laquelle les commerçants font un chiffre d'affaires énorme. Également, cette date n'est pas très loin de décembre et du temps des fêtes, période pendant laquelle les boutiques accumulent d'intéressantes recettes. Cette Journée sans achats a même inspiré des organismes montréalais, qui souligneront à leur façon ce 26 novembre.

> La Journée sans achats a maintenant ses tentacules à travers le monde, de l'Irlande à l'Australie en passant par les États-Unis et la France. Adbusters fait même la promotion d'un Buy Nothing Christmas (Noël sans achats), où on invite les gens à ne rien acheter à Noël pour ralentir la roue de la consommation.

LA MAISON VERTE CÉLÈBRERA LA JOURNÉE SANS ACHATS LE 26 NOVEMBRE.

«POURRIEZ-VOUS NE RIEN ACHETER PENDANT UNE JOURNÉE?»

Tel est le slogan de la Journée sans achats organisée par la Coopérative la Maison Verte, le dimanche 28 novembre. Cet organisme est situé à Notre-Dame-de-Grâce, quartier de l'ouest de l'île de Montréal. Il prône la consommation de produits écologiques et équitables. Les produits qu'elle offre ne se limitent pas seulement au café équitable. On y trouve également des savons non chimiques, des vêtements en chanvre ou des serviettes sanitaires réutilisables. Même l'organisation du magasin est minimaliste, de façon à refléter l'esprit qui sous-tend la fondation de cette coopérative. «*C'est un choix conscient*», explique Janis Crawford, responsable des communications. «*Même en essayant de rendre la boutique attrayante, certains trouvent que c'est encore un peu broche-à-foin*», affirme-t-elle. En effet, la disposition des produits et dépliants est un peu désordonnée et les articles sont disposés d'une manière très serrée.

DU BIEN BON TEMPS... SANS ARGENT!

Pour la Journée sans achats, la Maison Verte organise des activités multiples pour sensibiliser les gens à la nécessité de consommer moins, mais tout cela sous le signe de la fête, car cette journée coïncide avec le quatrième anniversaire de la fondation de l'organisme. Gâteau au chocolat, artistes locaux et amuseurs publics seront de la partie car, comme le souligne Janis Crawford, «*il faut que cette journée soit synonyme de fête*». Même les produits seront recouverts d'un drap afin de ne pas inciter les passants à acheter. Comme activités originales, la coopérative organise un défilé de mode de vêtements recyclés, présentés par les Mémés déchaînées. Ces «Mémés déchaînées» sont des dames d'un certain âge qui se promènent un peu partout pour sensibiliser les gens à une quantité de causes sociales tels le bouclier anti-missile ou l'environnement. Cette fois-ci, les Mémés déchaînées (et leur pendant anglophone, les Raging Grannies) font ce défilé de mode pour inciter la population à recycler leurs vêtements afin de leur redonner une nouvelle vie et réduire la quantité de vêtements jetés. De plus, il y aura une destruction massive de cartes de crédit où on invitera les gens à se réunir et à déchiqueter en mille morceaux les cartes afin d'en faire un gigantesque tas de plastique dans la boutique. «*Même si ce n'est que pour une journée, cela peut faire réaliser aux gens que, dans le fond, la carte de crédit est bien inutile* », dit madame Crawford. Celle-ci veut également profiter de cette journée pour informer la population au NDG Barter Exchange, réseau de troc du quartier où on échange des services contre une certaine quantité de NDG Bucks, des «dollars NDG» dans la langue de Molière, une façon de promouvoir un commerce alternatif.

> «Ceux qui disent qu'on ne doit pas faire de pub pour promouvoir une Journée sans achats se tirent dans le pied. Il ne faut pas être "anti-tout", mais juste trouver une façon d'utiliser le système à notre avantage. Et si c'est pour inciter les gens à consommer d'une manière responsable, tant mieux.»
>
> Janis Crawford, la Maison Verte

ANTI-TOUT?

La Maison Verte fait énormément de promotion pour sa Journée sans achats dans les organismes et commerces de Notre-Dame-de-Grâce, à l'image d'Adbusters qui a une section complète sur son site Internet consacré à la Journée sans achats. Ont-ils l'impression, en faisant autant de publicité sur un mouvement contestant la trop grande présence de la publicité, de jouer le jeu des grandes entreprises? «*C'est certain qu'on n'a pas le choix de faire de la publicité pour faire connaître notre journée*», admet Janis Crawford. «*Mais ceux qui disent qu'on ne doit pas faire de pub pour promouvoir une Journée sans achats se tirent dans le pied. Il ne faut pas être "anti-tout", mais juste trouver une façon d'utiliser le système à notre avantage. Et si c'est pour inciter les gens à consommer d'une manière responsable, tant mieux.*»

La Maison Verte est sise au 5785, Sherbrooke Ouest, au coin de Melrose, à Montréal. Leur Journée sans achats se déroule le 28 novembre de 12h à *17h.*

Décroissance aux États-Unis

OBJECTEURS DE CROISSANCE

Depuis la grande dépression, la croissance économique occupe l'avant-plan des préoccupations américaines. À contre-courant, des voix s'élèvent pourtant pour rappeler les limites physiques que notre Terre natale ne saurait dépasser. Au carrefour des préoccupations de l'environnement et de la surconsommation, rencontre avec des partisans d'une limitation de la croissance.

Samuel AUGER

«Chaque Américain, par son niveau de consommation, utilise à lui seul l'équivalent de 24 acres de ressources terrestres, ce qui est dix fois supérieur à la moyenne mondiale. Si demain matin tous les habitants de la planète exigeaient le niveau de vie propre aux États-Unis, nous aurions besoin, pour les soutenir, de quatre planète Terre.» Ce message alarmiste sur les limites de la croissance possible sur la planète bleue ne provient pas d'un militant environnemental extrémiste, mais bien de Edward O. Wilson, professeur à l'Université Harvard de passage à l'Université de Montréal le 17 novembre dernier pour y recevoir un doctorat honorifique.

Lors d'une conférence axée sur la conservation de la biodiversité, M. Wilson dénonçait également les effets néfastes de la progression exponentielle de l'espèce humaine. *«Nous avons observé lors des dernières décennies un recul du taux de natalité mondial. Alors que les femmes donnaient la vie à six enfants, cette moyenne est maintenant de trois enfants par femme. J'y vois là un signe d'espoir.»*

UN VIEUX DÉBAT

En 1972, des scientifiques tiraient déjà la sonnette d'alarme. Avec la publication de *The Limits of Growth*, Donella H. Meadows et ses collègues exposaient les conséquences qu'allait subir notre monde si nous ne réduisions notre niveau de consommation des ressources naturelles. Trente ans plus tard, le livre a subi une cure de rajeunissement (voir *The Limits of Growth –The 30-year Update*), l'auteure principale est décédée et un institut poursuit toujours sa lutte. Au cœur du Vermont, le Sustainability Institute cherche ainsi à sensibiliser les leaders de demain aux limites de la croissance dans la prise de décision. *«En utilisant des simulations informatiques récentes, nous en arrivons aux mêmes conclusions qu'en 1972. La dynamique du système planétaire demeure la même, ce qui signifie que la terre possède ses limites de croissance et que nous en sommes très près.»* explique Elizabeth Sewin, membre de l'institut.

> «Nous n'avons pas un plus haut niveau de vie, seulement un plus haut niveau de consommation.»
>
> Charles Siegel, directeur du Preservation Institute

Devant un tel constat, des groupes se mobilisent pour offrir une option inusitée aux Américains : la décroissance économique. Exit le développement durable, un concept que l'Homo sapiens n'aurait plus les moyens de s'offrir. Pour Charles Siegel, fondateur de l'institut californien Preservation, le pays de l'Oncle Sam sera confronté d'ici quelques décennies à un choix crucial. *«Il y a un consensus dans mon pays comme quoi il faut à tout prix faire la promotion de la croissance économique. Ce parti pris de la croissance a été décidé collectivement sous la présidence de Roosevelt dans les années 1930 pour tenter de remédier à la grande dépression. La Deuxième Guerre mondiale a contribué à ancrer solidement cette valeur de la croissance économique. Mais lorsque les conséquences des changements climatiques se feront sentir ou encore bien avant, lorsque la production pétrolière atteindra son sommet, nous devrons à nouveau remettre en question ce consensus.»*

LE POINT DE SATURATION

Pour ce militant de Berkeley, il est faux de prétendre que la croissance permet toujours aux Américains d'améliorer leur qualité de vie. *«Nous n'avons pas un plus haut niveau de vie, seulement un plus haut niveau de consommation.»* Pour défendre sa thèse, il rappelle qu'en incluant les coûts environnementaux dans le calcul d'un PIB, nous n'obtenons plus autant de bénéfices qu'avant pour une croissance économique donnée. *«Prenons l'exemple de la banlieue américaine, qui a longtemps été associée à la croissance économique. Elle s'est développée autour des autoroutes, ce qui fait en sorte que nous voyageons maintenant deux fois plus de miles par personne qu'en 1974. Nous travaillons plus loin, nous passons plus de temps dans les embouteillages, nous dépensons davantage pour notre auto, nous faisons moins d'exercice car plus rien n'est accessible en tant que piéton, etc. Conséquemment, nous n'obtenons plus de bénéfices pour la croissance.»*

Mais une limitation de la croissance économique ne signifie-t-elle pas une augmentation du taux de chômage? *«Il faut réduire le nombre d'heures des travailleurs et se partager le marché du travail. Nous pouvons accepter un revenu moindre tout en subvenant à nos besoins.»* Dans son essai *The End of Growth*, l'auteur s'aventure sur les possibilités offertes à un citoyen ne travaillant que 30 heures par semaine. Tout en faisant de l'exercice pour améliorer sa santé, ce dernier consacre davantage de temps à sa famille et s'implique dans son gouvernement local et sa communauté.

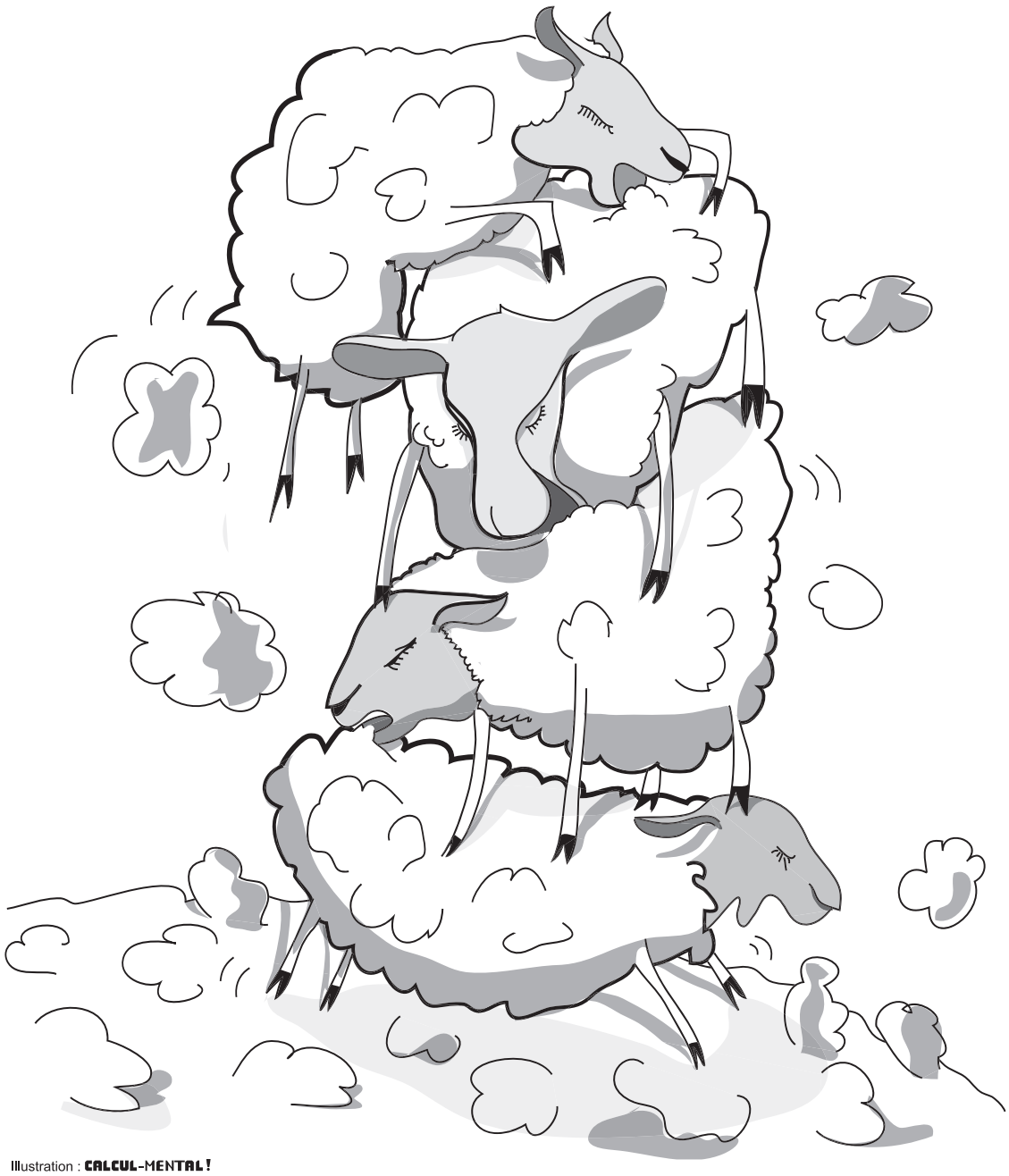


Illustration : CALCUL-MENTAL!

ENVERS ET CONTRE TOUS?

Lorsque le président Bush a renié les engagements de Bill Clinton concernant le protocole de Kyoto, il a justifié entre autres sa décision sur le fait qu'il ne pouvait laisser un tel protocole affecter l'économie américaine. Dans un pays où la croissance économique a toujours préoccupé les hautes sphères de la politique, la perspective d'une décroissance peut paraître bien radicale. Charles Siegel reconnaît d'emblée que l'idée reçoit des réactions mitigées. *«Quelques groupes représentant une petite partie du pays réagissent favorablement à cette idée. Quant aux partis politiques, ceux qui la soutiennent ne sont pas très organisés ou coordonnés. Même le Parti vert est trop conventionnel pour adopter ce discours.»*

Pour Elizabeth Sewin du Sustainability Institute, l'objectif n'est pas de sensibiliser le grand public – l'institut préfère ne pas se lancer dans de grands débats publics sur la croissance économique. L'équipe souhaite plutôt influencer directement les décideurs. Un homme d'affaires et agriculteur qui souhaite faire croître son entreprise songera à augmenter soit son efficacité, soit sa récolte. *«Il s'agit ici d'une décision très rationelle, personnelle et à court terme. Nous cherchons donc à conscientiser des agriculteurs pour qu'ils prennent collectivement une décision qui tienne compte des limites de la ressource.»*

Interrogée sur l'importance qu'occupe la croissance économique dans la mentalité de ses concitoyens, elle soutient ne pas voir de consensus sur la question. *«Je crois que nous devons vraiment changer de mentalité dans notre vision de l'économie. Il est temps de remplacer des indicateurs désuets comme le PIB par de nouvelles mesures qui tiennent compte de l'impact sur l'environnement de notre niveau de vie. Une nouvelle discipline, l'économie écologique, intègre bien ces concepts. L'Université du Maryland lui accorde d'ailleurs une place importante. Ce courant n'a toutefois pas encore rejoint la culture de masse.»*

BIBERONS ET INTRAS

Chaleureux et accueillants, voici les deux adjectifs qui conviennent aux membres de l'association Cigogne, laquelle se donne pour mission d'aider les parents-étudiants. Active depuis 1997 avec près de 60 familles membres, l'association a du pain sur la planche.

Emmanuelle GRUBER

Aider les parents-étudiants à concilier travail et études, voici le défi principal des quelque 35 bénévoles de l'association Cigogne. Pour cela, l'organisation multiplie services et activités : écoute individuelle, cafés-rencontres, ateliers avec des psychiatres, des spécialistes en allaitement, en sciences infirmières, en accouchement, etc. L'association offre aussi une aide à domicile ou encore un «vestiaire» où les parents peu fortunés peuvent se procurer à bas prix du linge de maternité ou des vêtements pour enfants. De plus, pendant l'été, les parents ont la possibilité de partir en vacances avec leurs enfants dans le cadre d'un camp familial au bord du lac Saint-Pierre. *«Comme des bénévoles et les autres parents sont là pour s'occuper des enfants et nous aider à accomplir les tâches quotidiennes comme faire à manger, on peut enfin avoir de vraies vacances et, en plus, peu chères»,* explique Fatiha Ouzid, étudiante en sciences de l'éducation et mère de deux enfants.

Mais surtout, comme le service de garde pour les enfants étant le besoin le plus criant des parents-étudiants, l'association a créé le Baluchon, la halte-garderie de l'Université. Ce service est maintenant autonome et financé, d'un côté, par les cotisations étudiantes et, de l'autre, par les parents eux-mêmes qui payent 5 $ par bloc (demi-journée). Des bénévoles sont aussi disponibles à l'association pour dépanner les parents qui ne peuvent pas faire garder leurs enfants à la halte-garderie, pour les cours du soir par exemple.

PHOTO: MAXIME JUNEAU-HOTTE

QUELQUES MEMBRES DE L'ASSOCIATION CIGOGNE:PARENTS ET ANIMATEURS

UNE DEUXIÈME FAMILLE

L'association est également le centre d'un réseau d'entraide. *«Il est important d'offrir du soutien aux familles qui sont souvent isolées»*, souligne Christine Husson, travailleuse sociale et directrice de l'association. Elle explique aussi que 80% des familles membres sont d'origine étrangère, ce qui représente une vingtaine de nationalités. Certains reprennent leurs études, d'autres reviennent à l'Université pour obtenir l'équivalence de leurs diplômes obtenus dans leurs pays. Et le problème principal qui touche ces parents-étudiants est la solitude, conséquence de leur manque de connaissances et de famille ici au Québec. *«Quand j'ai su que j'allais déménager en janvier, j'ai tout de suite pensé à faire appel à Cigogne pour trouver de l'aide»*, indique Atika Bensalem, étudiante en médecine et mère de deux enfants.

L'association offre aussi à ces parents la possibilité de donner à leurs enfants de l'attention et une ambiance, une convivialité qu'ils n'auraient pu leur offrir. *«Cela nous permet aussi d'être reconnus comme parents à juste titre, alors que, dans notre entourage à l'Université, ce n'est pas toujours bien vu»,* explique Atika Bensalem. Les autres étudiants et aussi parfois l'administration ne perçoivent pas toujours d'un bon œil le parent-étudiant. Fatiha Ouzid rapporte qu'elle a eu des difficultés à obtenir auprès de son secrétariat une deuxième pause dans ses études, pour son deuxième accouchement.

AIDE DU GOUVERNEMENT INSUFFISANTE

Dans la situation de parent-étudiant, ce sont souvent les difficultés financières qui se trouvent à être le centre du problème. Les prêts et bourses ne suffisent pas à couvrir leurs besoins, et ce système est jugé inadapté. De plus, avec les coupures dans l'Aide financière aux études, les parents-étudiants ressentent d'autant plus les problèmes d'argent. *«Je vais m'endetter autant cette année que durant mes deux premières années d'études réunies»,* souligne Fatiha Ouzid.

En plus de l'endettement qui double, le système des prêts et bourses est souvent défaillant. Christine Husson rapporte le cas d'une mère qui s'était vu refuser de l'aide du gouvernement à cause d'une erreur administrative dans son dossier. *«Et ce cas n'est pas isolé*, réplique-t-elle, *la mère s'était retrouvée sans aucune ressource pendant plusieurs mois, le temps que l'erreur soit détectée.»* Pour pallier ce genre de problème, Cigogne possède un fonds de subsistance pour dépanner les familles dans le besoin.

Malgré tous les services rendus à la communauté et les parents qui se disent très satisfaits de l'accueil de Cigogne, l'association a beaucoup de mal à se faire reconnaître et donc à trouver du financement. C'est seulement cette année que l'association s'est vu octroyer une subvention du gouvernement.

Association Cigogne, centre Benoît-Lacroix
(514) 341-0254 • www.cigogne.cebl.org

ENDETTEMENT ÉTUDIANT

UNE MANIFESTATION DISCRÈTE?

Les étudiants ont manifesté leur colère à la suite des coupures de 103 millions dans l'Aide financière aux études le 10 novembre dernier. Les médias ont-ils entendu la cause des étudiants? Une revue de presse fait le point sur la question.

Ian de VALICOURT

Dès après l'événement, au *Téléjournal* de 18 heures, Pascale Nadeau rassurait la population sur le bon déroulement de la manifestation. La tranquillité de cette marche a permis aux premiers reportages de l'édition du 22 heures de se concentrer sur le problème de fond des revendications étudiantes. L'émission *Le Point* s'est également intéressée à ce sujet. Dominique Poirier a interrogé Pier-André Bouchard, puis Pierre Reid.

PHOTO: DOMINIC GAUTHIER

Le lendemain, *La Presse* a dédié son unique article sur le sujet aux perceptions de diverses victimes de ces compressions budgétaires. *Le Devoir* a quant à lui fait paraître un court article en page A 10 dont l'intitulé «Uni dans la désunion» souligne les divisions des organisations étudiantes. Cet article teinté d'une nuance de désarrois fait suite à un article publié le mardi précédent, dans lequel on semblait dire que les étudiants partaient en guerre : *«Les étudiants dépoussièrent les pancartes et astiquent leurs bottes, outrés des compressions de 103 millions dans le système d'aide financière.»*

Le même jour,on pouvait se rendre compte que la manifestation avait été asez bien couverte dans la presse écrite . Les journaux gratuits *Métro* et *24 heures* ont fait leur une avec l'événement. Le *Métro* a consacré une page aux disputes politiques provoquées par cette manifestation. Les deux quotidiens ont souligné l'inflexibilité du ministre Reid. Dans un de ses deux articles concernant les revendications étudiantes, paru le jeudi 11, *Le Soleil* de Québec a également commenté la position du ministre de l'Éducation : *«Les étudiants ont beau s'époumoner, Québec ne reculera pas »* a répété hier le ministre de l'Éducation. L'autre article s'enthousiasmait de voir ces quelque 2000 jeunes partir manifester : *«Ils ont bravé le froid. Ils ont marché. Ils ont crié.»*

La manifestation
a été assez bien couverte,
surtout le lendemain; mais au final,
elle aura causé assez peu de remous
dans les pages
de nos grands quotidiens.

OPINIONS ÉDITORIALES

Les éditoriaux étaient généralement pro-étudiant, quoique souvent nuancés. À part la chronique de Michel Venne dans *Le Devoir* du lundi 15 novembre intitulé «Salaire étudiant», où il est clairement indiqué que l'éducation est plus qu'un investissement, qu'elle relève d'une responsabilité collective et non individuelle.

Les chroniques d'Alain Dubuc et d'André Pratte dans *La Presse* et de Michel David dans *Le Devoir* reflètent l'importance de l'accessibilité aux études et l'investissement dans l'éducation. Mais ils soulignent souvent le fait que les étudiants doivent participer aux frais d'éducation. Alain Dubuc et André Pratte (*La Presse*, 12 novembre) sont clairement favorables au dégel des frais de scolarité.

Seule la chronique de Normand Provencher du *Soleil* du jeudi 11 novembre est assez critique. Il considère la libéralisation économique du Québec comme un mouvement inexorable : *«L'État-providence, qu'on le veuille ou non, fera bientôt partie des livres d'histoire.»* Reléguant du même coup avec condescendance la responsabilité de l'éducation à l'individu : *«Youhou, ti fille, justement, c'est à toi d'abord de travailler pour payer tes études, déjà que le coût de l'éducation au Québec est le plus bas en Amérique du Nord. Et s'il te manque d'argent, c'est à tes parents de collaborer.»*

IMPACT MÉDIATIQUE : UN ESPOIR?

La manifestation a été assez bien couverte par les médias, surtout le lendemain; mais au final, elle aura causé assez peu de remous dans les pages de nos grands quotidiens, à côté de la mort d'Arafat et de la démission de Colin Powell. Pourtant, l'accession démocratique à l'éducation semble faire consensus, plus que le principe du gel des frais de scolarité. En ce qui concerne la population, un sondage commandé par la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) disait que près de trois québécois sur quatre étaient défavorables aux coupures dans l'éducation. Un soutien de la population important, si on en croit cette étude (*Le Devoir* du samedi 20 novembre).

L'HIVER S'EN VIENT... avec les factures de chauffage

Marie Léger-St-Jean
Porte-parole du comité univertcité

Pauvre petit(e) étudiant(e) sans le sou, que feras-tu avec le froid qui frappe à la porte, mais surtout aux fenêtres mal isolées? C'est pourquoi l'Agence d'efficacité énergétique offre un programme provincial de visites-conseils pour aider les Québécois à baisser leur facture de chauffage.

La visite inclut des services de calfeutrage ainsi que des conseils à mettre en pratique à la maison. Une équipe composée d'un conseiller et d'un technicien se rend chez vous. Le conseiller analyse tes habitudes de consommation d'énergie et te propose des conseils personnalisés pour te faire économiser. Le technicien dresse un bilan sommaire de l'état du logement et des travaux à effectuer en priorité. Il installe ensuite des appareils économiseurs d'énergie (pomme de douche à débit réduit, par exemple) et procède à certains petits travaux de calfeutrage dans ton appart.

Ces visites sont gratuites pour les ménages à faible revenu. Pour être admissible, tu dois :

1- recevoir une facture d'énergie à votre nom (électricité, gaz ou mazout);

2- avoir un revenu modeste (selon les barèmes du tableau à droite).

La visite durera environ une heure et demie. Consulte la liste des organismes autorisés de ta région et appelle pour prendre rendez-vous.

Si tu gagnes plus que ça (chanceux!), tu peux recevoir le même service, payant cette fois, avec Équiterre. Et c'est pour le grand Montréal cette fois. Le coût et la durée de la visite varie en fonction de la grandeur et de l'état de ton logement de même qu'en fonction du nombre de portes et de fenêtres à améliorer. Appelle Équiterre pour avoir plus de renseignements.

Montréal
Équiterre
(514) 522-2000
www.equiterre.org
Option Consommateurs
(514) 598-7288
www.option-consommateurs.org
Montérégie et Laurentides
Nature-Action
1 800 214-1214
www.nature-action.qc.ca
Laval
ACEF de l'Île-Jésus
(450) 662-9428

nombre de personnes dans le ménage	revenu maximum
1 personne	18 360 $
2 personnes	22 968 $
3 personnes	28 560 $
4 personnes	34 572 $
5 personnes	38 640 $
6 personnes	42 720 $
7 personnes	46 800 $

La liste de toutes les régions est disponible à l'adresse suivante :
http://www.aee.gouv.qc.ca/habitation/menages/liste/liste.jsp

15 ans après
fin de l'adolescence ... et début de la maturité ?

Jean-Marc Lefebvre
Coordonnateur aux affaires externes

Cette année marque un anniversaire particulier, la 15e année d'existence de la FEUQ, la Fédération étudiante universitaire du Québec. La FEUQ est la plus grosse organisation nationale à défendre les intérêts des étudiants universitaires au Québec, avec près de 140 000 membres, dont les étudiants de l'Université de Montréal. Profitons donc de ce moment pour faire un léger bilan de notre fédération nationale.

La FEUQ est née en 1989, de l'initiative de la FAÉCUM, alors que cette dernière clouait le cercueil du RAEU (rassemblement des associations étudiantes universitaires), jugé alors trop indiscipliné. La création de cette nouvelle structure nationale survenait au moment où le mouvement étudiant était engagé dans un important combat, celui qui l'opposait au gouvernement libéral de Robert Bourassa, qui venait de profiter d'un dégel des frais de scolarité pour se retirer d'autant du financement des universités québécoises. C'est après une lutte acharnée et ardue que le mouvement étudiant de l'époque aura réussi à geler les frais de scolarité dans le statu quo que nous connaissons actuellement.

Au cours des années, les associations de campus qui composent la FEUQ lui ont donné plusieurs autres mandats qui ont épisodiquement donné lieu à des résultats probants. Parmi ceux dont on peut particulièrement se réjouir, nous pouvons citer la dernière Politique jeunesse du gouvernement provincial, issue du Sommet du Québec et de la jeunesse, où la FEUQ avait bien joué son rôle. Nous ne pouvons pas, alors que l'actuel gouvernement vient de commettre les pires coupures dans le régime d'aide financière depuis sa création, passer sous silence l'entente des bourses du millénaire, probablement le gain le plus important et significatif de la FEUQ depuis sa création. En effet, cette entente avait permis, à l'époque, de réduire significativement les niveaux d'endettement des étudiants, tout en permettant aux deux paliers de gouvernement de s'entendre.

Mais au-delà des réalisations de la FEUQ, qu'est-ce qui justifie d'entretenir une organisation étudiante nationale? En effet, l'existence d'une telle structure, qui apparait distante de ses membres peut sembler inutile aux yeux de plusieurs. Dans les faits, la FEUQ joue un rôle essentiel à bien des égards pour l'ensemble des étudiants québécois. En premier lieu, il faut noter qu'en 15 ans d'existence, la FEUQ a réussi à se positionner en interlocuteur crédible auprès des nombreux gouvernements qui se sont succédés. Ce positionnement, bien qu'il fasse parfois paraître la fédération moins revendicatrice que ne le souhaiteraient plusieurs étudiants, aura néanmoins permis de faire les gains épisodiques qu'on lui connaît, et de façon moins quantifiable, de préserver certain acquis au fil des années. Cette crédibilité, la FEUQ l'a gagnée en grande partie parce qu'elle regroupe la majorité des associations étudiantes universitaires du Québec, et parce que son discours est bien accroché sur celui des associations locales.

Bien que pour une forte proportion d'étudiants la FEUQ semble une « bibitte » distante et perdue dans l'arène des politicailleries, elle ne défend pas moins un discours consensuel qui demeure près d'eux, garanti par l'action de leurs associations de campus au sein de la fédération. C'est pourquoi nous ne pouvons que nous réjouir du 15e anniversaire d'une organisation qui permet aux étudiants de porter leurs préoccupations sur la scéne nationale.

Mais, il importe aussi de profiter de la période de rétrospection qu'apporte un tel jalon pour continuer d'évaluer le travail de notre fédération. À cette fin, la FAÉCUM, par le biais d'un comité d'évaluation qui débutera sous peu ses travaux, s'est donnée le mandat de procéder à un tel examen. Il va sans dire que les recommandations qui émaneront de ce comité devraient trouver un écho au sein de notre instance nationale, afin que cette dernière continue d'être un vecteur adéquat de promotion des intérêts étudiants.

525-3781
INFO@ZIRVAL.COM
ZIRVAL
Design & Imprimerie

CENTRE D'ÉTUDES ETHNIQUES DES UNIVERSITÉS MONTRÉALAISES

7e Colloque du CEETUM pour étudiant(e)s et nouveaux chercheurs

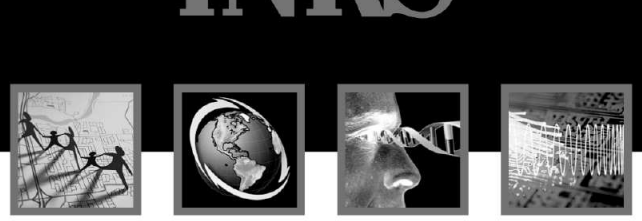
24 et 25 février 2005
Université de Montréal

Appel de communications

Théories de l'ethnicité •Relations intergroupes •Racisme et discrimination •Gestion de la diversité •Citoyenneté et participation •Dynamiques identitaires •Réseaux sociaux d'insertion •Trajectoires migratoires •Éducation et pluralisme •Enjeux démographiques et immigration •Langue et ethnicité •Religion et ethnicité •Urbanisme et régionalisation •Autochtonie •Santé et services sociaux •Production culturelle et artistique •Établissement professionnel •Mémoire collective •ETC.

Pour plus d'informations, visitez notre site
www. ceetum.umontreal.ca
Date limite: 7 janvier 2005

La science en ACTION pour un monde en ÉVOLUTION
INRS



Emplois d'été de 1er cycle en recherche

CONCOURS 2005

Si vous avez complété une 2e année d'études dans un programme de 1er cycle en sciences naturelles, en génie ou en sciences de la santé, l'INRS vous offre la possibilité d'occuper un emploi d'été en recherche dans l'un ou l'autre des domaines suivants: eau, terre et environnement; énergie, matériaux et télécommunications; santé humaine, animale et environnementale.

Date limite du concours: 11 février 2005

Critères d'inscription, modalités d'application du concours et information sont disponibles sur le site Web de l'INRS.

Université du Québec
Institut national de la recherche scientifique

Téléphone: (418) 654-2500 | Sans frais: 1 877 326-5762
www.inrs.ca

LASIK MD VISION

CORRECTION DE LA VUE AU LASER

Dr. Pierre Demers Dr. Avi Wallerstein Dr. Mark Cohen

Spécial étudiants ASEQ

À partir de 375$ /oeil*

Économisez plus de 300 $!

Le spécial étudiants ASEQ inclut:

- examen pré-opératoire
- traitement au laser
- programme de soins oculaires d'une durée d'un an gratuit pour visites post-opératoire
- L'ASEQ vous remboursera une partie des frais de votre intervention

Expérience

À travers le Canada, les chirurgiens de LASIK MD ont réalisé plus de 200 000 corrections de la vue au laser, plus que tout autre groupe de chirurgiens.

Technologie

Nous offrons des équipements perfectionnés et à la fine pointe de la technologie, incluant le Zyoptix[MD] de Bausch & Lomb.

Résultats

La majorité de nos patients bénéficient d'une vision 20/20 après la chirurgie.

Appelez aujourd'hui

(514) 845-1515

1250 boul. René-Lévesque Ouest
Métro Bonaventure

www.lasikmd.ca

* Pour un temps limité. Certaines conditions s'appliquent. Le prix peut varier selon votre prescription. Applicable sur une chirurgie des deux yeux.

Montréal • Ottawa • Kingston • Toronto • Niagara Falls
Windsor • Calgary • Vancouver

Défense nationale National Defence

LA RÉSERVE DE L'ARMÉE DE TERRE DES FORCES CANADIENNES

THE CANADIAN FORCES ARMY RESERVE

DES POSSIBILITÉS DE CARRIÈRES À TEMPS PARTIEL

Faites partie de l'équipe de la Réserve de l'Armée de terre. C'est avec dignité et fierté que nous sommes:

- au service des Canadiens, autant au pays qu'à l'étranger
- appelés à relever des défis passionnants
- engagés à développer nos compétences en leadership

Une carrière au sein de la Réserve de l'Armée de terre, c'est bien plus qu'un simple emploi. Nous vous offrons:

- de nombreuses possibilités de carrières
- l'occasion d'apprendre en travaillant
- de vous aider à payer vos études
- de participer à titre volontaire à des missions à l'étranger

Le 2e Régiment d'Artillerie de Campagne (RCA)
Pour de plus amples renseignements, contactez-nous au:
(514) 496-2024, poste 270
www.34gbc.ca

PART-TIME CAREER OPPORTUNITIES

Be part of our team and take pride in your career. In the Canadian Forces Army Reserve, we:

- Are dedicated to serving Canada at home and abroad
- Work in a challenging environment
- Learn leadership skills

Take up the challenge of working in today's Army Reserve. Just look at what we offer you!

- A wide range of career opportunities
- Practical hands-on experience
- Help with paying for your education
- Voluntary overseas missions

2nd Field Artillery Regiment (RCA)
For more information, contact us at:
(514) 496-2024, ext. 270
www.34gbc.ca

DÉCOUVREZ VOS FORCES DANS LES FORCES CANADIENNES.

STRONG. PROUD. TODAY'S CANADIAN FORCES.

Canada

www.forces.gc.ca

FORCES CANADIENNES
CANADIAN FORCES
Régulière et de réserve • Regular and Reserve

Services aux étudiants

ATELIERS SERVICES

www.sae.umontreal.ca

CULTURE

¬ www.sac.umontreal.ca

+ THÉÂTRE

¬ Spectacle TUM

友達

Les amis, adaptation de la pièce d'Abe Kôbô
26 et 27 nov. à 20 h, 28 nov. à 14 h et 20 h
10 $ étudiant U de M / 15 $ grand public
Centre d'essai, Pav. J.-A.-DeSève, 6e étage

¬ Théâtre pour enfants, **L'étrange Noël de Monsieur Jack**
Adaptation du film de Tim Burton
4, 5, 11 et 12 déc. à 13 h et 16 h
5 $ enfant et étudiant U de M / 10 $ adulte
Centre d'essai, Pav. J.-A.-DeSève, 6e étage

(514) **343.6111**, poste **4691**

+ CINÉ-CAMPUS

¬ **Samsara** (v.o. avec s.t.f.)
24 novembre à 17 h 15 et 20 h

¬ **L'agronome** (v.f.)
30 novembre et 1er décembre à 17 h 15, 19 h et 21 h

¬ **Héros** (v.f.)
7 et 8 décembre à 17 h 15, 19 h et 21 h

Étudiants : **3,99 $**, Carte Ciné-Campus : **30 $** pour 10 films
Grand public : **4,99 $**, Carte Ciné-Campus : **40 $** pour 10 films
Centre d'essai, Pav. J.-A.-DeSève, 6e étage

(514) **343.6524**

AIDE FINANCIÈRE

¬ www.baf.umontreal.ca

+ LES CERTIFICATS DE GARANTIE SONT ARRIVÉS

Le Bureau de l'aide financière annonce que les certificats de garantie sont arrivés pour les étudiants qui ont reçu un calcul de leur aide financière. Les certificats émis sont ceux pour qui l'aide a été calculée jusqu'au 27 octobre.

COUNSELING

¬ www.socp.umontreal.ca

+ ATELIERS GRATUIT

¬ **Le perfectionnisme : lorsqu'il nous rend la vie difficile…**
10, 17 et 24 nov., 18 h à 20 h 30, Pav. Marguerite-d'Youville, local 1082
Étudiants U de M : 45 $ / Inscription avant le 5 nov.

¬ **Les conflits interpersonnels… Comment les résoudre ?**
22 et 29 nov., 18 h à 20 h 30, Pav. Marguerite d'Youville, local 1082
Étudiants U de M : 30 $ / Inscription avant le 17 nov.

(514) **343.6853**

ENTRAIDE

¬ www.serdahc.umontreal.ca

+ CAMPAGNE DES PANIERS DE NOËL

Jusqu'au 8 décembre

¬ Collecte de denrées non périssables, de jouets et de dons en argent au profit des étudiants dans le besoin de l'U de M.
(514) **343.7896**

¬ Pour recevoir un panier de Noël, une demande doit être déposée avant le 26 novembre auprès de la conseillère du dépannage alimentaire, Josiane Lemay.
(514) **343.6111**, poste **1843**.

INTERNATIONAL

¬ www.bei.umontreal.ca

+ CHANGEZ DE COUR D'ÉCOLE !

¬ **Rencontre d'information thématique** : pour en savoir plus sur les études dans un pays spécifique.
Mer. 24 nov. : Pays scandinaves
Jeu. 25 nov. : Belgique
Mardi 30 nov. : États-Unis / Canada
Mer. 1er déc. : Pays germanophones
Jeu. 2 déc. : Italie

¬ **Rencontre d'information générale** : pour en savoir plus sur les conditions d'admissibilités, le choix d'un établissement d'accueil, etc.
Lun. 6 déc., 11 h 50 à 12 h 45
À la Maison internationale, Pavillon J.-A.-DeSève, local A-0300

(514) **343.6111**, poste **5366**

EMPLOI

¬ www.emploi.umontreal.ca

+ ATELIERS DE RECHERCHE D'EMPLOI

Inscription obligatoire

¬ **Le curriculum vitae pour un emploi à l'international**
24 nov., 13 h 45 à 15 h 30

(514) **343.6736** GRATUIT

Université de Montréal

iBook: Nouveau prix!

1099$

iBook G4 12″
Quantités limitées

RABAIS 100$!
Sur un vaste choix d'imprimantes Epson sélectionnées.
Détails en magasin (rabais postal).

NOUVEAU!
Tout pour le iPod
Vaste choix:
• Étuis
• Transmetteurs FM
• Câbles
• Enregistreurs de voix et plusieurs autres.

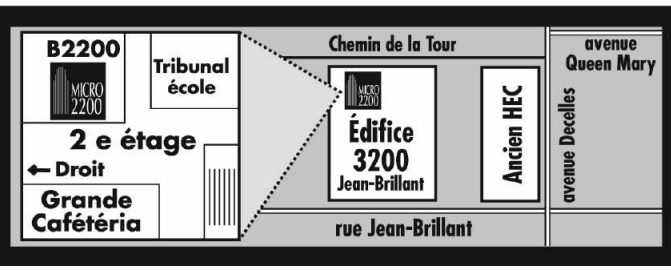
iPod 20 Go **399$**

Revendeur agréé

FINANCEMENT accord D Desjardins
PLAN ÉTUDIANT
0$ à l'achat · 0$ résiduel
Terme 36 mois
PRÊT DU GOUVERNEMENT

MICRO 2200 INFORMATIQUE

NOUVELLE BOUTIQUE
Université de Montréal, Pavillon 3200
3200, rue Jean-Brillant, Local B-2200
Montréal
Tél: 514.343.2313



micro2200.ca

Apple et le logo Apple sont des marques déposées d'Apple Computer inc., enregistrées aux États-Unis et autres pays.

MAUVAISES NOTES

Le Japon en est à sa deuxième réforme en matière d'éducation pour contrer les problèmes de décrochage scolaire : une première dans les années 1980, puis une seconde, majeure, en 2001. Encore aujourd'hui, le ministère japonais de l'Éducation (MEXT) fait des ajustements constants pour améliorer le réseau scolaire. Mais s'inquiète-t-il seulement de ses élèves? Image d'un pays qui ne comprend pas sa jeune génération.

Julie TALBOT

Le Japon a déclaré le 21e siècle celui du savoir. Mais comment éduquer la jeunesse lorsque celle-ci fuit les bancs d'école? Le décrochage est un problème bien réel en territoire nippon. Et les réformes gouvernementales s'adressent à l'administration des universités plutôt qu'à sa clientèle.

En 2003, on comptait presque 21 millions de jeunes fréquentant un établissement d'enseignement, dont trois millions étaient universitaires. Le ratio élèves-professeur est généralement peu élevé (entre 12 et 19 élèves par classe) et donc les conditions d'encadrement sont assez satisfaisantes. Malgré cela, le décrochage persiste. On note à ce sujet une baisse continue des élèves depuis 1995, qui s'explique en grande partie par la forte pression exercée sur la plupart des étudiants.

PERFORMER

Au Japon, la recherche pour la performance est bel et bien réelle. Les étudiants vont à l'école «régulière» la semaine et dans les spécialisées le soir et les fins de semaine. L'année dernière, on comptait d'ailleurs 39 764 professeurs spécialisés.

Ceci donne un portrait assez incongru de la vie de certains élèves : sac d'école toujours rempli et le temps libre consacré aux devoirs. Plusieurs, à force de subir le stress de vouloir plaire à leurs parents ou désirant reprendre le contrôle de leur existence, choisissent de tout abandonner. Ils sont aujourd'hui trois millions et on les surnomme *hikikomori*, les décrocheurs extrêmes.

LES HIKIKOMORI

Le terme *hikikomori* veut dire «reclu socialement». Des jeunes, poussés à bout et épuisés par la performance, décident de s'enfermer dans leur chambre ou une pièce de leur maison pendant un, deux, voire dix ans.

Les causes de ce phénomène sont plus ou moins connues, tout comme les études sur le sujet se font rares ou ne sont toujours pas publiées. Difficile de savoir si le blâme repose sur les parents, la société ou le système d'éducation. N'empêche, les *hikikomori* sont une nouvelle réalité au Japon puisque leur nombre a triplé durant les trois dernières années.

On sait qu'ils sont principalement des hommes d'environ 27 ans, que 20% d'entre eux peuvent être agressifs et que certaines femmes ont des symptômes suicidaires (selon une étude menée sur 3300 anciens *hikikomori*). Le plus inquiétant est que très peu d'entre eux seront guéris, à peine trois sur dix disent les plus optimistes.

Certains parlent des *hikikomori* comme souffrant de maladie mentale, mais cette hypothèse demeure contestée. Takemi Matsuda, un activiste et créateur d'un magazine pour ces décrocheurs, parle plutôt d'un problème social. Il affirme que certains d'entre eux ne s'enferment pas nécessairement dans une pièce précise, mais recherchent constamment des endroits où les contacts humains ne sont pas valorisés, telle une bibliothèque. M. Matsuda pointe le trop grand conformisme du Japon comme cause première de ce problème.

Le phénomène reste tout à fait générationnel. Les parents, ayant profité de la révolution technologique après la Deuxième Guerre mondiale, sont relativement aisés. Confrontés à l'explosion d'Internet et des jeux vidéo (qui facilitent l'isolement), les *hikikomori* peuvent vivre dans un monde parallèle. Tamaki Saito, psychiatre spécialiste de ces décrocheurs, croit qu'au Japon «*la culture confucéenne encourage les enfants à rester chez leurs parents qui ne pensent même pas à les expulser*».

L'ÉDUCATION, DRAME JAPONAIS?

Le système d'éducation japonais ressemble globalement au système québécois en terme d'années et de cycles. La différence est que l'on retrouve des universités nationales (100 établissements), publiques (76) et privées (526).

Mise sur pied en juin 2001, la réforme actuelle comprend plusieurs étapes et touche l'ensemble des cycles, mais au niveau post-secondaire, seulement les universités nationales sont visées, soit 622 404 étudiants. Cette réforme très complexe cible principalement la structure et la gestion des institutions, au lieu de viser les services ou activités offerts aux élèves. Les universités nationales, autrefois intrinsèques au gouvernement, ont obtenu leur autonomie pour être éventuellement regroupées entre elles. Bref, la réforme est d'ordre bureaucratique plutôt que centrée sur l'encadrement.

On note toutefois le «Action Plan for Improving Academic Ability», soit un plan d'action instauré par le MEXT l'an dernier au sein de la réforme. On propose une approche plus individualisée envers les étudiants, la «*promotion de l'apprentissage*» et la «*croissance des habiletés personnelles*». Force est de constater que cette mesure implique des concepts abstraits et généraux. Aucune indication sur le décrochage. Aucun exemple concret pour stimuler l'apprentissage scolaire.

La nouvelle structure est peut-être essentielle, mais le MEXT fait l'autruche sur les problèmes urgents, notamment de garder ses étudiants… à l'école. Toutefois, il est important de souligner un point positif, c'est-à-dire la transparence au sein de la réforme. «*Les évaluations périodiques de chaque université (nationale) après la réforme seront disponibles autant pour les universités que pour le public. De cette façon, les institutions sont évaluées directement par la société*», soutient le MEXT.

Ainsi, la jeunesse nippone se retrouve-t-elle dans son propre pays? Pendant que les aînés ont encore en mémoire les fumées toxiques de 1945, sa descendance est coincée entre la libéralisation du réseau scolaire, la rigidité traditionnelle familiale et l'explosion du milieu technologique. Quant aux *hikikomori*, ils demeurent un indice social de l'échec de la réforme scolaire actuelle. N'empêche, l'école demeure le meilleur outil pour rejoindre jeunes et adolescents.

L'ÉVOLUTION DES CARABINS

LE SUCCÈS EN TROIS TEMPS

L'équipe de football de l'Université de Montréal s'est hissée vers les plus hauts sommets du pays en seulement trois ans d'existence. Un bon recrutement et un groupe d'entraîneurs efficaces ont permis à Montréal de remporter un premier championnat cette saison.

Éric FOREST

PHOTO: TRISTAN PÉLOQUIN

PHOTO: TRISTAN PÉLOQUIN

Le football n'a jamais été aussi en santé au Québec. Alors que les quatre coins des terrains de baseball se vident, plusieurs jeunes partout en province ont émigré vers un sport de contact qui prend même de plus en plus d'importance par rapport au hockey. Il n'en fallait pas plus en 1996 pour redonner à Montréal son ancienne équipe de football, en l'occurrence ses Alouettes, qui venaient à peine de remporter la Coupe Grey à Baltimore. Peu d'années après, la fière ville de Québec s'est, quant à elle, dotée d'une formation universitaire qui allait devenir une puissance au pays. L'évolution et l'affirmation de ces deux équipes sur leurs terrains respectifs ont donné goût au Québec d'alimenter une culture sportive grandissante. En réponse à ces deux grandes équipes, vint finalement s'ajouter à l'Université de Montréal un club qui viendrait lui aussi réécrire une page d'histoire dans le livre d'or du programme d'excellence des Carabins. C'était il y a trois ans.

LE DUR APPRENTISSAGE

Le premier pas de l'organisation était de s'assurer d'embaucher un entraîneur qualifié pouvant mener son équipe adéquatement tout en progressant d'année en année. Le choix final s'est arrêté sur Jacques Dussault, alors analyste au Réseau des sports. Les Carabins avaient à leur barre un homme connu partout au pays pour sa contribution avec les Alouettes et la Machine, mais aussi avec les nombreuses autres équipes de la ligue universitaire, notamment du côté de l'Atlantique.

La première saison fut évidemment extrêmement ardue. C'est sans surprise que les Carabins n'ont pas réussi à remporter de victoire durant la saison. L'équipe était en mode d'apprentissage et les joueurs avaient beaucoup de difficultés à appliquer leur système face aux équipes déjà bien établies, et ce, malgré leur ténacité. La partie inaugurale de l'Université de Montréal a eu lieu à Bishop's, où la troupe de Dussault a subi une défaite de 46 à 3. Par contre, la rencontre suivante entre les deux équipes se solda par une mince victoire des Gaitor's par seulement sept points. Les Carabins ont été blanchis trois fois, dont deux par les Redmen de McGill, l'équipe occupant l'autre versant du Mont-Royal. Une lacune des Bleus à leur première saison a été les débuts de parties, alors qu'ils n'ont compté qu'un seul point contre 71 pour leurs adversaires lors des premiers quarts. L'année s'est terminé contre le Rouge et Or de Laval par une dernière défaite écrasante de 57 à 18. De belles mentions ont été attribuées au porteur de ballon Pierre Dartiguenave, qui a compté à lui seul quatre des six touchés inscrits durant la saison et Henri Dauphin pour ses trois interceptions.

UNE PROGRESSION SURPRENANTE

Jacques Dussault et son équipe de recruteurs se sont ensuite mis en marche pour approcher les meilleurs joueurs collégiaux du Québec. Avec l'entrée en scène d'une équipe à Sherbrooke, les options de ces footballeurs étaient nombreuses et chacune des trois équipes francophones avait l'intention d'acquérir certains joueurs à l'insu de leurs adversaires.

Les amateurs des Carabins ont eu droit à une deuxième saison des plus surprenantes. L'équipe a remporté ses cinq premiers affrontements avant de s'incliner contre les Stingers de Concordia à la semaine six. De mauvaises langues diront que les Bleus ont affronté des équipes plus faibles au début de leur deuxième saison. Certes, affronter deux fois le Vert et Or de Sherbrooke s'est avéré un avantage dans le développement de l'équipe. Il n'en demeure pas moins que des victoires contre McGill, Bishop's et St-Francois Xavier représentent, pour une équipe de deuxième année, un bond énorme pour un programme universitaire.

L'équipe s'est classée en milieu de peloton dans toutes les statistiques. L'attaque, guidée par Simon Lemieux, était capable de faire les gros jeux et la défensive était première au pays quand venait le temps de rabattre un ballon par la passe. Le joueur s'étant le plus distingué a été Maxime Gagnier et ses huit interceptions, dont deux ramenées pour des touchés. Il a remporté les mentions de recrue de l'année non seulement au Québec, mais aussi au Canada. Il a donc mis la main sur le trophée Peter Gorman. Plusieurs autres joueurs ont aussi progressé à vue d'œil, dont Joseph Mroué, Daniel Zéphyr et Jean-Luc Lamarche. Enfin, Simon Lemieux (offensive) et Étienne Vanslette (défensive) étaient les piliers de l'équipe lorsque venait le temps de sauter sur le terrain. Les Carabins ont participé à leur premier match en série contre Laval. Ils se sont inclinés par la marque de 64 à 5 devant une foule de 12 000 personnes au PEPS de Québec.

LA DOMINATION

C'est cette saison que les Carabins ont réussi à s'implanter comme étant une puissance du football universitaire. Malgré le départ de nombreux vétérans, dont les importants Étienne Vanslette et Jean-Anell Solon, Dussault a pris le taureau par les cornes en allant chercher un noyau de jeunes joueurs pouvant faire leur marque immédiatement. Le botteur Michael Shousha et le porteur de ballon Hantz Boursiquot ont donné à l'équipe un vent de jeunesse dès leurs premiers pas sur le terrain. Les prouesses de Yves Bériault, que les médias qualifient de lièvre sur deux pattes, ont donné aux unités spéciales de l'Université de Montréal un tout nouveau sens. Non seulement les Carabins pouvaient enfin botter le ballon loin dans les airs, ils pouvaient aussi le ramener jusque dans la zone des buts. Les montées à l'emporte-pièce de Mroué, un des meilleurs porteurs de ballon de la province, et les lancers du quart-arrière Jonathan Jodoin ont provoqué une avalanche de points contre leurs adversaires. La défensive a été aussi tout feu tout flamme, donnant un minimum de neuf points par match. Marc Trépanier s'est avéré le plus efficace cette saison, alors que Jean-Nicholas Gervais a utilisé son expérience pour déstabiliser tous ceux s'amenant vers lui. Maxime Gagnier n'a pu égaler ses records de la dernière saison pour la simple et bonne raison que les opposants ne lançaient plus vers le centre, position où Gagnier a fait sa marque.

Montréal s'est donc gâtée en accumulant une fiche parfaite de 8-0, sans compter une victoire contre Laval ce qui a enfin éveillé l'intérêt des médias montréalais à la cause des Carabins. Ces derniers ont bien entamé les éliminatoires en disposant de McGill, mais ont dû s'avouer vaincus encore une fois contre Laval, après une semaine médiatique fort mouvementée.

L'équipe se prépare à accueillir de nouveaux joueurs cet hiver, prête à continuer sa progression en espérant gagner la Coupe Dunsmore l'an prochain et possiblement une Coupe Vanier dans un futur très rapproché.

PHOTO: TRISTAN PÉLOQUIN

Le premier pas de l'organisation était de s'assurer d'embaucher un entraîneur qualifié pouvant mener son équipe adéquatement tout en progressant d'année en année.

L'UNITÉ SPÉCIALE

Nommé «Entraîneur de l'année 2004» dans la Conférence Québec, Jacques Dussault ne s'attendait pas à diriger une équipe aussi compétitive à sa troisième année d'existence. Il a réussi à faire de ses Carabins une équipe au moral inébranlable, une formation dont les supporters et partisans de l'Université de Montréal ne peuvent qu'éprouver une grande fierté. Le *Quartier Libre* s'est entretenu avec l'ancien coordonnateur des Alouettes, quelques jours après la décevante défaite face aux Rouge et Or de Laval.

Propos recueillis par Éric FOREST

Quartier Libre : Qu'est-ce qui a fait en sorte que vous décidiez de revenir sur le terrain de football et d'accepter l'offre faite par l'Université de Montréal?

Jacques Dussault : Ce qui est important pour moi, c'est que je suis revenu en tant qu'éducateur et non en tant que coach de football. J'ai été entraîneur à tous les niveaux possibles alors l'élément football n'était pas le but ultime de ma décision. C'est certain que j'aime être entraîneur au football, mais j'apprécie d'avoir la chance de travailler avec des jeunes et d'essayer de les aider du mieux que je le peux. Pas uniquement sur le terrain mais aussi à l'extérieur. Enseigner le football donne aussi l'opportunité d'aider les jeunes à bien se développer. Ça me fait juste plaisir de partager mon expérience avec les jeunes et de leur donner un petit coup de pouce. Ce sont les principales raisons.

Q. L. : Est-ce que le rôle d'analyste à *RDS* vous a permis de découvrir de nouveaux aspects du football que vous avez pu utiliser sur le terrain ?

J.D. : Oui, d'une certaine façon. À force de regarder des parties, tu découvres des jeux que tu n'as pas souvent l'occasion de voir, des stratégies que tu ne connais pas toujours. À chaque fois que je regarde un match de football, je l'analyse comme un entraîneur, donc c'est évident que, si je vois des choses qui sont intéressantes, je vais aller un petit peu plus loin dans le sujet et l'explorer un peu plus.

Q. L. : Aurait-on pu prédire une progression aussi rapide des Carabins dans la conférence Québec il y a trois ans?

J. D. : Je ne penserais pas, non! C'est une question beaucoup plus facile à répondre après les faits qu'avant. Disons que je ne suis pas une personne très patiente, mais nous sommes très satisfaits du progrès que nous avons vu sur le terrain. Nous sommes déçus de la fin et je crois que c'est normal. Il reste un fait : neuf victoires et une défaite à notre troisième année, il n'y a personne qui aurait pu prédire cela. En plus, nous sommes restés premiers au pays pendant cinq ou six semaines.

Q. L. : À ce propos, est-ce qu'une saison régulière parfaite de 8-0 est arrivée trop tôt dans l'évolution de l'équipe?

J. D. : Des défaites, ils en ont vu beaucoup durant la première année! Ces situations-là, tu ne choisis pas lorsqu'elles arrivent. Des saisons parfaites, on n'en voit pratiquement jamais. C'est ma deuxième en tant qu'entraîneur, la première étant avec les Anges Bleus de Paris, où nous avions eu un dossier de 12 victoires et aucune défaite. Il faut le prendre quand ça arrive et c'est évident que ça met la barre haute pour les années qui s'en viennent. C'est correct puisque nous avions cette barre haute l'an dernier avec une fiche de six victoires et deux défaites, après une saison sans victoire.

Q. L. : Vous venez d'être nommé «Entraîneur de l'année» au Québec. Que représente ce titre personnellement ?

J. D. : Absolument rien. La seule raison pour laquelle je suis content, c'est qu'on reconnaît la qualité des entraîneurs avec qui je travaille. Ce trophée-là dans l'ensemble ne devrait pas être remis à un entraîneur mais plutôt à un groupe d'entraîneurs.

Q. L. : Quelle a été la force des Carabins cette saison?

J. D. : Notre jeu d'équipe tout au long de l'année. Tout le monde a bien compris son rôle au sein de la formation. Nous avons été capables de courir avec le ballon au bon moment, nous nous sommes améliorés sur les lancers et nous avons marqué cinq ou six touchés grâce aux unités spéciales, ce qui est un bonus. Défensivement, nous étions la deuxième meilleure équipe au pays. Nous avions une défensive avec beaucoup de vitesse et une équipe très agressive, cela a paru même dans les dernières minutes de notre dernier match.

Q. L. : Quelles seront les prochaines étapes importantes pour vous au cours de l'hiver et de l'été, en vue de préparer l'équipe à la saison 2005?

J. D. : Nous avons commencé à recruter et nous avons déjà de bonnes nouvelles concernant d'excellents joueurs qui vont intégrer l'Université de Montréal. C'est une période très intense pour nous puisque ces joueurs rentrent à l'université au mois de janvier. Il faut se dépêcher car ceux qui viennent de l'extérieur doivent avoir un appartement, une résidence et ainsi de suite. C'est bon qu'ils arrivent en janvier puisqu'ils ont une session pour s'entraîner avec nous, connaître les joueurs et participer au camp d'entraînement du printemps.

Les universités américaines donnent des crédits pour stationner ton auto, pour nettoyer la salle de classe...

PHOTO: DOMINIC GAUTHIER

Q. L. : Compte tenu de votre passé de coach de football dans les ligues universitaires américaines, comment qualifiez-vous la scène du football universitaire québécois?

J. D. : Le football universitaire québécois a fait des bonds gigantesques. Pour nous, tout ce qu'on voit dans le football américain, c'est ce qu'on nous présente à la télévision. Ce sont les grosses équipes comme University of South Carolina, Florida State, Penn State alors on ne voit pas le milieu du groupe et les divisions plus faibles. C'est sûr que les équipes dont je viens parler sont des professionnelles. C'est un autre monde. En général, je crois que nous serions très compétitifs et plus ça va aller, plus ça va l'être.

Q. L. : Qu'est-ce qui nous différencie encore des Américains sur ce point? Accordons-nous autant de soutien aux athlètes?

J. D. : À vrai dire, ce n'est pas le même genre de soutien. Là-bas, tout est payé, que ce soit les livres, la nourriture, etc. On leur accorde un soutien qui est malsain, selon moi, parce que tu ne joues pas au football pendant toute ta vie, alors ceux qui ne perceront pas sortent avec ce qu'on pourrait appeler un diplôme de carton. Les universités américaines donnent des crédits pour stationner ton auto, pour nettoyer la salle de classe… Il faut donc garder notre identité à ce niveau.

Q. L : Est-ce difficile de concilier les exigences de ce sport (pratiques, entraînements, parties) avec le cheminement académique de chacun des joueurs?

J. D. : C'est sûr que les gens ne réalisent pas les heures que les jeunes doivent mettre dans leur sport. Ils s'imaginent que tu pratiques une ou deux fois par semaine et que tu joues les parties. Nous pratiquons à tous les jours en plus d'avoir des meetings, ce qui prend déjà une grosse partie de ton temps. Aussi, il y a plusieurs gars qui sont blessés. Peut-être pas des blessures très graves, mais qui demandent des traitements de physiothérapie deux à trois fois par semaine. Encore une fois, ils doivent se déplacer pour les suivre et si, pour une raison ou une autre, leur état nécessite des examens médicaux plus approfondis, il faut les envoyer passer des tests ou des analyses à d'autres endroits. Il n'y a donc pas de saison morte. Les joueurs sont présentement en arrêt, mais dès le 1er janvier tout recommence. On parle de trois périodes de course et de quatre de musculation.

Il reste un fait :
neuf victoires et une défaite à notre troisième année,
il n'y a personne qui aurait pu prédire cela.

Q. L. : Que pensez-vous de la rivalité entre Montréal et Québec, qui existe autant à travers les médias et les fans que les joueurs et les entraîneurs ?

J. D. : Le match s'est très bien déroulé et nous n'avons pas vu de coups vicieux. Il a été âprement disputé et très dur physiquement. Par contre, il y en a qui prennent cela peut-être un peu trop au sérieux. À un certain moment, il faut respirer par le nez. Il n'y a personne de payé sur le terrain, ce sont des étudiants! Pour certaines personnes, on pourrait croire que c'est leur raison de vivre. Il y en a une partie qui ne sont pas loin de l'asile.

Q. L. : Quel serait votre moment le plus distinctif en tant qu'entraîneur?

J. D. : C'est cette année. Ce que nous avons vécu avec les joueurs est vraiment quelque chose d'unique et de spécial. Partir de zéro et voir les progrès qui ont été effectués par les joueurs est toujours très intéressant.

UNE VASTE EXPÉRIENCE D'ENTRAÎNEUR

Jacques Dussault possède une vaste et longue expérience dans le football. Il a joué pour les Diablos de Trois-Rivières et les Redmen de McGill. Il a entraîné tour à tour deux équipes secondaires, celles de l'Université du Québec à Trois-Rivières, Maine State, les Alouettes de Montréal, les Axemen d'Acadia, les Anges Bleus de Paris, les Mounties de Mount Allison, la Machine de Montréal, Canne, les Cougars de St-Léonard, les Redmen de McGill, l'Équipe Québec des 19 ans et moins et finalement les Carabins.

Tournée Coors Light MAXIM

À la recherche de la Coors Light Maxim Girl du Canada

LA DÉMOCRATIE SOUS SA FORME LA PLUS BELLE, LA PLUS FERME, LA PLUS INSPIRANTE

(À TOI DE JUGER)

FINALES RÉGIONALES

Vancouver 18 octobre **Caprice Night Club**
Calgary 24 octobre **Outlaws Niteclub**
Edmonton 26 octobre **The Standard**
Regina 29 octobre **New Yorx**
Winnipeg 3 novembre **Cowboys**
Thunder Bay 5 novembre **The Outpost**
Ottawa 8 novembre **Capital Music Hall**
Toronto 10 novembre **This is London**
London 14 novembre **Club Phoenix**
Hamilton 17 novembre **Fever Night Club**
Windsor 20 novembre **The Thirsty Scholar**
Montréal 25 novembre **Complexe Millennium**
Québec 27 novembre **Le Palace**
Moncton 1er décembre **Oxygen Night Club**
Halifax 3 décembre **The New Palace**

PARTOUT OÙ ÇA BRASSE

Cours la chance de faire partie du jury lors des finales régionales

Visite www.coorslight.ca pour plus de détails.

18 ans et plus. Aucun achat requis. Les dates et les endroits peuvent changer.

Walkman célèbre 25 années «branchées»

Remise postale de 50$ sur le NW-HD1 de Sony

Offre valide du 1er nov. au 31 déc. 2004.

- Le lecteur audio à disque dur de 20 Go, le plus petit, le plus léger et le plus mince au monde
- Enregistre jusqu'à 13 000 pistes (900 CD) en ATRAC3plus
- 30 heures d'autonomie en ATRAC3plus
- Peut aussi être utilisé comme disque dur externe de PC

NW-HD1, 499,99 $*

- Stocke 11 heures, 40 minutes de musique dans la mémoire intégrée de 256 Mo (48 kbps en ATRAC3plus)
- 1 pile AAA offre une lecture continue allant jusqu'à 70 heures

NW-E75, 199,99 $*

- Résistant aux éclaboussures et super durable, idéal pour le jogging ou les activités physiques au gym
- Mémoire intégrée de 256 Mo stocke jusqu'à 170 chansons
- 1 pile AAA offre une autonomie allant jusqu'à 70 heures de lecture continue

NW-S23, 229,99 $*

Pour plus de renseignements, visitez www.walkman.ca

* Prix au détail suggérés par le fabriquant. Les prix des détaillants peuvent varier.
**Fichiers non protégés contre la copie. Sony, Walkman et le logo Walkman sont des marques de commerce de Sony Corporation.

COURRIER DES LECTEURS

IL NE FAUT PAS METTRE CHAREST DEVANT LES BŒUFS

Lorsque Wilfred suscite plus d'enthousiasme chez les votants que le parti au pouvoir, peut-on dire de notre démocratie qu'elle se porte bien? Je ne sais pas quoi déplorer le plus entre l'élection d'un gouvernement qui tente de battre des records d'impopularité ou le fait que plus de gens sont prêts à voter pour des *stars* que l'on construit de toutes pièces en quelques semaines que pour leurs députés. Peut-être devrions nous réformer le mode électoral et instituer le vote par téléphone à 50¢ par appel? […]

Sachant que le Québécois moyen passe plus de 23 heures par semaine devant la télévision, croyez-vous que son petit écran lui permette d'être un bon citoyen? Si on le dupe en lui faisant croire que les artistes se montent aussi facilement qu'une *star* ou qu'une commode IKEA, et que le reste du temps on le gave de sensationnalisme et de divertissement sans richesses, les perspectives font pitié. Mais je ne juge pas sévèrement le téléspectateur. Un récent sondage montrait clairement que les Québécois aimeraient plus de profondeur dans leurs bulletins d'informations et une couverture plus large des événements internationaux. Je ne crois pas que le Québécois moyen soit profondément stupide ni même simple d'esprit, mais seulement sous l'influence puissante des médias qui sont aujourd'hui les chefs en matière de socialisation. *«Donnez leur du pain et des jeux»,* disait l'autre. Ainsi gavés et conditionnés à l'ignorance, il ne viendra pas à l'idée des Québécois de se révolter. Il ne leur viendra pas à l'idée de se soulever contre les augmentations de la facture d'électricité, du coût des garderies, des assurances automobiles, de l'absence de diminutions d'impôts notables ou encore de la coupure de 103 millions de dollars pour le programme d'Aide financière aux études.

Il vaudrait effectivement mieux que nous ne nous prenions pas trop conscience qu'il n'y aura pas de diminution d'impôts pour ceux qui en ont vraiment besoin ou que des milliers d'étudiants devront abandonner leurs études post-secondaires parce qu'on a fait des coupures draconiennes au programme des prêts et bourses. À vrai dire, il ne s'agit plus d'une aide financière, mais d'une incitation à ne pas aller s'asseoir sur les bancs d'écoles après le secondaire si nous ne sommes pas riches ou si nos parents n'habitent pas tout près de l'université. Il vaudrait également mieux que nous ne réalisions pas que nous dépensons 20 milliards de dollars (43% du budget provincial) pour un système, non pas de santé, mais de gestion des malades. Oh, ce ne serait pas bien que les fabricants de pilules perdent de l'argent, alors il est préférable de nous faire mieux vivre avec nos troubles de santé que de nous guérir. Car un médecin peut vous plâtrer une jambe, mais il ne peut rien contre les symptômes de la nouvelle maladie qui frappe presque toutes la population : la vie moderne. […]

Lorsqu'une personne passe rapidement auprès de vous et vous demande le traditionnel: *«Ça va?»* ne lui répondez pas *oui* pour vous débarrasser de la question, mais dites lui vraiment ce qu'il en est. De la transparence et de la coopération, voilà ce dont nous avons besoin. Vivement les nouveaux débats, moteurs de progrès, qui nous uniront plus solidairement, nous conduiront à une prise de conscience des problèmes que nous gagnerions à régler et qui nécessitent pour cela de réaliser qu'ils existent. Comme le dirait Camus : *«Je souffre, donc nous sommes!»*

Francis BOUDREAU

À LA MANIFESTATION…

Manifestation : *Rassemblement collectif, défilé de personnes organisé sur la voie publique et destiné à exprimer publiquement une opinion politique, une revendication.*

Le 10 novembre dernier, la communauté étudiante pouvait se vanter d'avoir orchestré une très belle manifestation. On a eu droit à un rassemblement collectif grandiose. Tout le monde y était : l'Université de Montréal représentée par une mascotte géante de Jean Charest, l'Université Concordia et leur bannière bilingue ; les bons vieux patriotes qui gelaient habillés avec leur t-shirt de *Scorpion* et leur manteau de cuir ; les pompiers de la Ville de Montréal sortis à la fenêtre et faisant joué du *AC/DC* à tue-tête, un aviateur téméraire qui encourageait les troupes du haut des airs ; les policiers non casqués et sans matraques (sous les ordres de leur syndicat) pour repousser les derniers manifestants en jeans serrés noirs sur un trip de *mess*. Et finalement, mon coup de cœur, les membres de l'association étudiante Libertad sous-groupe des associations étudiantes des cégeps du Vieux-Montréal (AGECVM) et St-Laurent (AECSL). […] Une membre de Libertad m'affirmait que la FECQ négociait avec le gouvernement afin d'obtenir des avantages. *«Lorsque les étudiants négocient, ils sont déjà perdants.»* Ainsi, elle préconise une grève générale parce que l'étapisme de la négociation brime fondamentalement les droits des étudiants. […]

J'espérais un discours enflammé des représentants étudiants qui nous annonceraient déjà les prochaines étapes du mouvement car, il fallait être réaliste, cette manifestation n'allait rien changer! Or, qu'est-ce qui attendait les étudiants à l'arrivée de ce chemin de croix glacial? Les autobus du retour… Les étudiants rassemblés en une masse de 8 000 à 10 000 personnes qui se dispersent aussitôt arrivées à destination. On s'est exprimé: mais on n'a rien eu! Fallait-il encore quelqu'un qui aurait eu le courage de demander aux étudiants de s'asseoir sur la voie publique et d'y rester, sans bouger, pendant 24h. […] La marche au ventre-ville était une bonne idée parce qu'elle pouvait conscientiser les mamans et les papas dans les tours à bureaux qui voyaient leurs enfants se geler dans la rue. Mais les mamans et les papas ont vite oublié. Quand la majorité des électeurs oublient, le gouvernement ne bouge pas et peut même se permettre d'aller en convaincre quelques-uns en parlant que le transfert de bourses à prêts sert à l'embauche de professeurs. […] J'appuie donc la ¡grève générale à l'hiver 2005, et ce, même si je devais y finir mon baccalauréat.

Grève : *Cessation collective du travail pour la défense d'intérêts communs.*

Sylvain RAYMOND

PERSONNALISATION DES PLAQUES AUTOMOBILES

UNE TAXE BIENVENUE!

Malgré l'état précaire des finances publiques, les autorités ministérielles hésitent à imposer le principe «utilisateur-payeur» aux plaques automobiles. Pourtant, cette source de revenus supplémentaires fait la joie de bien des contribuables dans les provinces voisines du Québec. Portrait d'une taxe volontaire qui plaît à tous.

Jean-Sébastien JETTÉ

En 1983, le ministère des Transports de l'Ontario (MTO) a instauré un programme de personnalisation des plaques de voiture, avec l'avènement de l'option d'ajout d'un logo en octobre 1994. Cette province a mis de l'avant ce projet comme une grande partie des États américains et des provinces canadiennes. Emma Dhahak, responsable des relations avec les médias au MTO, décrit l'évolution du programme et son fonctionnement. *«Au départ il y avait 10 logos représentant des groupes variés, allant du monde sportif aux organismes divers. La province compte actuellement près de 400 000 plaques personnalisées avec ou sans logos. Ceci donne une occasion au public d'ajouter de la couleur et de l'exclusivité à leurs plaques. Beaucoup de gens aiment les sports et ils peuvent exprimer leur ferveur grâce à l'un des 40 logos d'organisations sportives de la province. D'autres démontrent leur esprit d'appartenance à un groupe ou à organisation à caractère social.»* De janvier à décembre 2002, les 34 000 plaques personnalisées livrées ont généré des revenus nets pour la province de près de 5 M$. Ce montant exclut même les ristournes dans le cas d'une plaque avec graphique, qui constituent une contribution intéressante pour le financement de certaines organisations sans but lucratif ou caritatives (Vétérans, SPCA, Scouts, Club Optimiste, etc). Du côté du Nouveau-Brunswick, les 172,50 $ demandés par la province pour la personnalisation ne rebutent pas les conducteurs en mal d'originalité. Notons que les mots et symboles autorisés ne doivent pas être socialement choquants, de mauvais goût ou représenter des autorités officielles.

De janvier à décembre 2002, les 34 000 plaques personnalisées livrées ont généré des revenus nets pour l'Ontario de près de 5 M$.

LA PLAQUE DONT ON SE SOUVIENT

Outre les revenus générés de façon volontaire, ce système comporte d'autres atouts. Le sergent Brad Schlorff, de l'Ontario Patrol Police (OPP) parle de divers avantages. Il note la contribution accrue du public à la résolution des scènes de crime. *«Fréquemment, les gens victimes ou témoins d'un accident routier ou d'une infraction n'ont que quelques secondes pour emmagasiner de l'information. Par contre, en un clin d'œil ils peuvent retenir la description d'une plaque avec une image ou un nom amusant, et parfois les fuyards sont plus facile à retracer».* Dans le même ordre d'idées, dans le cas d'un délit de fuite, le sergent n'a pas d'étude sous la main démontrant une efficacité supplémentaire, mais partage son expérience. *«Chaque petite anecdote est utile dans le cas d'une enquête. Le témoin ne voit souvent qu'une partie de la plaque. C'est un peu comme le phénomène d'un collant humoristique sur le pare-choc. Oui, ce programme aide probablement à boucler des enquêtes et à épauler notre corps policier dans son travail.»*

Illustration : CALCUL-MENTAL!

LES RICHES S'EN TIRENT

Du côté du Québec, l'œil averti de certains remarquera que les voitures de luxe européennes ont souvent des plaques semi-personnalisées, commençant par les chiffres du modèle. Alain Demoskovakis, représentant chez Porsche Prestige de Montréal affirme que son garage ne paie pas d'extra à la Société d'assurance automobile du Québec (SAAQ) pour ces plaques. *«Nous demandons simplement au mandataire de mettre de côté les séries de numéros quand elles surviennent. Nous privilégions la séquence 911 qui correspond à notre modèle vedette, tout comme les garages BMW réservent les séries 325, 545 et 745.»*. Il ne s'agit donc pas d'un système engendrant des revenus supplémentaires pour le gouvernement québécois.

La taxe volontaire des conducteurs voisins n'est pourtant pas dans les plans du ministère des Transports du Québec. Tel que l'explique Alain Lefrançois, porte-parole à la SAAQ, la société d'État privilégie un système impersonnel et il n'y a pas de projet pour en adopter un semblable à celui de l'Ontario. Notons qu'en octobre dernier, le ministre des Transports et responsable de la SAAQ a divulgué un déficit cumulé de plus de 348 M$ pour l'année financière 2003. Du même souffle, il a annoncé une augmentation des frais d'immatriculation et de délivrance de permis de conduire, qui s'ajoute à celle déjà mise en place au début de l'année 2004. Le ministre Yvon Marcoux n'a pas encore détaillé l'ampleur de la hausse, mais des estimés parlent de 10 à 30%. Déjà, l'opposition officielle péquiste, des groupes de consommateurs et autres groupes sociaux s'insurgent contre cette hausse.

MON TOP À MOI

Martin AUGER – Correspondant à Québec

J'étais en train d'écrire une chronique sur un certain incinérateur qui fait rager bien des gens de la ville et voilà que se pointe sous mon nez un exemplaire du *Soleil*. Et comme si tu aimes le *Soleil* non seulement tu frappes des mains (comme le dit la chanson), mais tu lui jettes également un coup d'œil... J'empoignai donc mon cher Nescafé anti-équitable exploiteur de Colombiens pour me pencher sur la une du petit frère de *La Presse* en ce matin quelque peu trop froid de novembre. On y affichait une panoplie de top 10 d'à peu près tout ce qui touche de près ou de loin la capitale.

Palmarès plein de bon sens dans l'ensemble, quoique mettre «*assumer l'hiver*» dans le top 10 des priorités de la ville me laisse un peu songeur quant à son sens. Faudrait-il, tel un homosexuel, assumer l'hiver et sortir du placard pour ainsi affirmer notre amour pour la neige ou bien suis-je le seul à croire que faire une parade de soir quand il fait moins 20 est déjà une belle preuve que l'on assume notre point commun avec les Finlandais? Cependant, laissons de côté ce que disait le *Soleil* et savourons tous en cœur mon top 2 des choses à améliorer à Québec, question de réutiliser un concept déjà trop utilisé, car de la facilité je n'ai point peur. D'ailleurs, si TVA peut innover en étant la 23e chaîne à adapter Star Académie, je me réserve le droit de faire mon propre top des tops.

1

La première chose qui manque à Québec, maintenant que M. Lallier a déclaré ne pas se présenter aux prochaines élections municipales, c'est un Richard Bergeron (chef du nouveau parti municipal pro-environnement de Montréal) ou un Ken Livingstone (maire de Londres), soit un candidat qui croit qu'il est anormal de voir autant de Hummer et de véhicules utilitaires sport dans le centre-ville de la Vieille Capitale. Quelqu'un qui croit qu'un incinérateur géant à deux pas du Vieux-Québec est quelque peu dégoûtant et qui redonnerait un service de transport en commun digne de ce nom à la ville. Et pourquoi pas un tramway? Si un certain poste de radio dont je vais taire le nom peut bien arrêter de le dénigrer avec des arguments aussi frappants que «*c'est con*» et «*si tu es pour, tu es contre nous*», on ne sait jamais, le projet pourrait avancer quelque peu. Bref, ça nous prend un projet Montréal version Québec.

La première chose qui manque à Québec, maintenant que M. Lallier a déclaré ne pas se présenter aux prochaines élections municipales, c'est un Richard Bergeron (chef du nouveau parti municipal pro-environnement de Montréal) ou un Ken Livingstone (maire de Londres), soit un candidat qui croit qu'il est anormal de voir autant de Hummer et de véhicules utilitaires sport dans le centre-ville de la Vieille Capitale.

2

En deuxième position, Québec a besoin d'un média local d'envergure dirigé et financé par des gens de la région. Bien que la population de la grande région dépasse les 700 000 habitants, le seul média d'importance appartenant à un homme bien ancré dans la communauté est également celui qui fait fantasmer certains à l'idée de le voir fermer. Loin de moi l'idée d'expliquer en quelques lignes le succès de la radio mal-aimée de la ville, mais on ne peut blâmer les gens, surtout la jeunesse, de vouloir s'identifier à autre chose que des journaux dont la pensée paraît dictée par leurs grands frères de Montréal. On ne peut également leur tenir rigueur de se sentir oubliés en voyant la majorité de leurs émissions de radio à heure de grande écoute être diffusées en direct de Montréal. Les Grandes gueules entrecoupées de bulletins de circulation de 30 secondes pour faire croire aux gens que l'aspect régional leur tient vraiment à cœur, ça laisse songeur. Et ce n'est pas la hache que Corus (propriétaire entre autre de CKOI) entend mettre dans CHRC (équivalent à Québec de CKAC) qui va aider le tout. Bref, on sent donc un désir profond chez plusieurs personnes d'être autre chose que le petit frère de la métropole.

On ne peut blâmer les gens, surtout la jeunesse, de vouloir s'identifier à autre chose que des journaux dont la pensée paraît dictée par leurs grands frères de Montréal.

Voilà, c'est déjà tout. Je vous aurais bien déballé une panoplie de top des tops à n'en plus finir, mais comme j'ai des contraintes à respecter en matière de longueur de chronique, je préfère respecter les règles. Vous ne saurez donc pas qu'il manque également une équipe de sport professionnelle à Québec, que je trouve que les rénovations du pont de Québec n'avancent pas très vite, que la ville manque quelque peu de diversité ethnique et que la nouvelle mode dans le Vieux-Québec est de vendre des t-shirts souvenirs des Jets de Winnipeg et des North Stars du Minnesota. Sur ce, à la prochaine chronique, qui traitera sûrement du fameux incinérateur dont il était question en introduction. Après tout, je ne peux tout de même pas passer mon temps à complémenter le *Soleil*!

Nous recherchons présentement des...

- Hommes
- 18 à 75 ans
- Fumeurs et non-fumeurs

Indemnité compensatoire jusqu'à 1500 $

Anapharm innove dans le domaine de la recherche clinique en offrant des services de qualité tout en se souciant du confort, du respect et de la sécurité de ses volontaires. Dans la majorité des cas, les études réalisées portent sur des médicaments déjà disponibles sur le marché.

Pour des renseignements additionnels, contactez l'équipe Anapharm ou visitez notre site Web

514-485-7555
1-866-anapharm

www.anapharm.com
Entreprise de recherche sur les médicaments

sfbc Anapharm

TEMPS DE TRAVAIL EN EUROPE

TENDANCE À LA HAUSSE?

En 1850, le temps de travail se situait autour de 60 heures par semaine. Aujourd'hui, les salariés travaillent en moyenne 38 heures par semaine, voire 35 heures dans le cas de la France. Alors que les taux de chômage européens se situent juste en dessous de 10% sans avoir connu de progrès aux cours des dernières années, certaines entreprises demandent à leurs salariés de travailler plus sans compensation financière... Détricotage ou réalité économique ?

Clarisse SERIGNAT

Aujourd'hui, le travail à mi-temps touche près de 20% de la population active totale de l'Union, soit une personne active sur cinq. Ces aménagements ne correspondent pas toujours à la volonté des salariés. Les employés qui ont souhaité cette situation sont de moins en moins nombreux. En France, par exemple, la plupart des accords sur le temps partiel sont maintenant envisagés comme une exigence économique.

Le temps partiel et la flexibilité montrent leurs limites. Récemment, certaines multinationales, comme Bosch ou Siemens en Allemagne, ont même augmenté le temps de travail de leurs employés sans compensation salariale, sous le couvert de la compétitivité.

VERS UN RETOUR AU LABEUR?

L'élargissement de l'Union européenne à dix nouveaux pays a posé un nouveau défi, celui d'être plus concurrentiel. Pour Peter Timmermans, directeur général de la Fédération des entreprises belges, «*c'est l'économie qui joue aujourd'hui le rôle principal : les entreprises doivent donc s'adapter et prendre les mesures nécessaires pour faire face à la compétitivité des pays de l'Est et d'Europe centrale*».

Le choix du patronat aurait pu être la modération des salaires ou la réduction des charges sociales, mais il s'est porté sur l'allongement du temps de travail. Pour le monde patronal, cette prolongation du temps de travail hebdomadaire est nécessaire, faute de quoi de nombreuses entreprises risquent d'être délocalisées.

Récemment, certaines multinationales, comme Bosch ou Siemens en Allemagne, ont même augmenté le temps de travail de leurs employés sans compensation salariale, sous le couvert de la compétitivité.

«Quand les conditions de travail deviennent trop difficiles pour les salariés, il y a des coûts en retour comme l'augmentation de l'absentéisme et la détérioration de la santé».

Mateo Alaluf, sociologue

Pour les organisations syndicales, il s'agit d'un chantage à l'emploi. D'après André Mordant, secrétaire général de la Fédération générale des travailleurs belges, «*c'est un non-sens, du détricotage*». *Et d'expliquer : «Cette mesure qui veut augmenter le nombre d'heures de travail ne fera qu'augmenter le nombre de personnes au chômage*». En fait, pour ce syndicaliste, il faut se concentrer pour une réduction collective du temps de travail dans tous les pays européens.

Beaucoup considèrent que l'allongement du temps de travail n'est pas une solution viable à long terme. Pour le sociologue Mateo Alaluf, il est quasi impossible de faire travailler de façon extraordinaire les salariés en leur donnant des mauvais salaires et des mauvaises conditions de travail. «*Il y a des limites. Quand les conditions de travail deviennent trop difficiles, il y a des coûts en retour comme l'augmentation de l'absentéisme, la détérioration de la santé et la résistance des salariés*», explique-t-il.

Dans ce contexte, la Commission européenne souhaite réviser sa directive sur le temps de travail. D'un côté, les Européens ont à faire face au souhait de déréglementation qui pousse certaines instances patronales à faire pression pour un allongement indéfini du temps de travail, au détriment parfois de la sécurité et de la santé. D'un autre côté, les besoins de flexibilité interdisent un cadre hebdomadaire trop rigide. D'autant que la mesure du temps n'est pas si simple : difficile de comptabiliser de la même manière le travail d'un ouvrier posté, celui d'un veilleur de nuit, d'un chauffeur routier et d'un médecin de garde…

RÉCIT D'UN RESCAPÉ DU RWANDA

SURVIVRE À L'HORREUR

L'instant d'une saison, un petit pays d'Afrique sera mis à feu et à sang. Ceux qui ont survécu à la dernière entreprise génocidaire à grande échelle du XXe siècle doivent composer avec leurs souvenirs. L'un d'eux témoigne.

Normand LANDRY

En avril dernier, Rwandais et Canadiens ont commémoré le dixième anniversaire du génocide rwandais, qui a fait plus de 800 000 morts en 100 jours. Un drame encore bien présent dans l'esprit de ceux et celles qui y ont survécu. Rencontre avec Benoît Mwumvaneza, rescapé de l'enfer. Dans un petit café de Côte-des-Neiges, il raconte l'horreur, mais aussi la vie.

Benoît, comme tant d'autres, a été pris de court par l'ampleur de la catastrophe. «*C'était une surprise. On n'a jamais pensé que l'armée allait tuer la population.*» Bien sûr, précise-t-il, il y avait des exactions commises auparavant. Toute sa vie, lui et ses compatriotes Tutsi de la même génération ont vécu avec les embûches d'une discrimination ethnique omniprésente : «*On n'avait pas droit à l'école publique (passé le niveau élémentaire). On n'avait aucune place dans la fonction publique. Je trouvais ça naturel*», affirme-t-il.

L'INSTALLATION DE L'HORREUR

Le chaos s'installe véritablement en 1990 alors que la guerre éclate dans le nord du pays, d'où attaque le Front patriotique rwandais (le FRP, composé de Tutsi exilés en Ouganda). Le FRP cherche alors à renverser le parti au pouvoir, le Mouvement révolutionnaire national pour le développement (MRND). Les Rwandais d'origine Tutsi, soutenus par le FRP, forment divers partis politiques. La junte au pouvoir décide alors de faire le ménage. Selon Benoît, «*le génocide visait toute personne opposée au pouvoir en place*». Dès 1991, des milices sont formées, endoctrinées, équipées et entraînées. «*Chaque quartier devait connaître ceux qui étaient dans l'opposition. Chaque quartier avait des listes. Je les ai vues.*» Des massacres ciblés ont lieu partout dans la capitale, Kigali. «*Et qui les entraînait, les milices?* demande Benoît. *Les Français. Le FRP était aidé par l'Ouganda. S'il gagnait, la France perdait le Rwanda. À cette époque, toute la richesse allait en France.*»

Lorsque l'avion du président rwandais Juvénal Habyarimana est abattu par un missile au dessus de la capitale, le 6 avril 1994, tout est prêt. Des centaines de machettes sont distribuées. Des armes à feu circulent, les groupes d'*interahamwe* (milices extrémistes hutu) sont lâchés sur leurs cibles, identifiées longtemps à l'avance. Les parents de Benoît sont assassinés dans leur domicile la nuit du 6 au 7 avril. Benoît ne doit sa vie qu'au fait qu'il n'ait pas couché chez lui ce soir-là. Au matin, il ne croit toujours pas au génocide. Il y voit un autre massacre, comme il s'en produit parfois depuis l'entrée en guerre. «*Quand j'ai appris que le président avait été tué, j'ai pensé aux listes et à mon frère et ma sœur que l'on avait tabassés plus tôt. J'ai alors compris qu'il allait y avoir un génocide.*» Son frère et sa sœur sont probablement morts ce jour-là. Le 7 avril, déjà, des camions circulent pour ramasser les cadavres.

LA LONGUE CAVALE

Après une nuit d'enfer, Benoît émerge de son petit logement. Il y a des militaires partout. Ils forment deux groupes, l'un Tutsi, l'autre Hutu. «*De quelle ethnie es-tu?*» lui demande un militaire. «*Hutu*», répond-t-il rapidement. Il n'a pas de papier pour le prouver et ne peut donc rejoindre le groupe d'Hutu. Il reste seul entre les deux groupes. Sans attendre, on fusille devant lui tous les Tutsi. «*Les Hutu, rentrez chez vous*», lance un militaire. Puis, se tournant vers lui, le militaire lui dit : «*Toi, on te laisse partir parce qu'on ne te manquera pas la prochaine fois*».

> «Toi, on te laisse partir parce qu'on ne te manquera pas la prochaine fois.»

C'est le début d'une longue cavale, où il échappera à la mort à maintes reprises, principalement du fait de sa vivacité et de la chance.

Benoît sera notamment miraculeusement épargné par le massacre de plus de 500 personnes terrées dans une église dans laquelle il s'était réfugié. Alerté par son instinct, il n'aura le temps que de quitter les lieux avant que les assaillants lancent leur attaque.

Pour sauver sa vie, Benoît se fera passer pour un Hutu. Il trompera ainsi plusieurs militaires et miliciens crédules. Il sera même hébergé par l'un deux, une connaissance qu'il a su convaincre de son statut ethnique. «*Avant le génocide, c'était un gars bien. Pendant le génocide, c'était un grand tueur*». Le type en question croupit désormais en prison. Il n'a, paraît-il, aucun remords.

Benoît sera provisoirement hébergé à Gatarama, par une famille mi-hutu, mi-tutsi, qui sera elle-même décimée, avant de fuir seul et à pied vers le Zaïre, où il restera jusqu'à la fin du génocide. L'efficacité du nettoyage ethnique est effrayante; même les nazis n'ont jamais atteint un tel niveau. 75 % de la population tutsi a été éradiquée en une centaine de jours. Il n'est pas amer envers les Hutu parce que «*chaque Tutsi qui a survécu le doit à un Hutu*».

Il ne retournera que provisoirement chez lui au Rwanda. En 1997, il décide d'émigrer. Il refuse d'envisager la France, trempée dans le génocide, et la Belgique «*parce que des responsables* [du génocide] *y étaient*». Il s'établit au Québec la même année.

Trouve-t-il un peu de paix aujourd'hui, dans le froid de la Belle province? «*Au Rwanda, je dormais bien parce que j'étais avec d'autres personnes qui avaient vécu la même chose*». Généralement, il s'en sort bien, sauf quand vient le temps des commémorations, au mois d'avril. «*Quand elles débutent, je ne dors plus, j'ai des cauchemars…*»

L'histoire de Benoît Mwumvaneza, c'est aussi l'histoire de la vie. Le Québécois d'adoption travaille, retournera sous peu à l'Université, entretient des projets d'avenir, et raconte son histoire «*lorsqu'on m'écoute*». Il aimerait bien écrire un livre, pour témoigner. Mais surtout, il est maintenant père d'une fillette de quatre ans.

ORIGINE POLITIQUE DU DRAME RWANDAIS

LES RACINES DU MAL

Ethnique, le génocide rwandais? Certainement pas, de l'avis de Monique Mujawamariya, militante des droits de l'Homme et survivante du drame de 1994. Le drame rwandais demeure pour elle un drame politique ayant capitalisé sur les tensions ethniques.

Normand LANDRY

Elle l'affirme sans détours : la problématique rwandaise a été déformée par les médias occidentaux. «*Le plan initial n'était pas le génocide, mais de déraciner l'opposition. L'électorat qui n'était pas d'accord [avec la mainmise du Mouvement révolutionnaire national pour le développement (MRND), sur le Rwanda], on le tuait*». Pour Mme Mujawamariya, il n'y a pas de doute : le génocide ne visait pas l'épuration ethnique. On a plutôt attisé les tensions ethniques pour servir le parti au pouvoir. La preuve en est pour elle le fait qu'on «*a commencé par tuer les Hutu et leurs leaders*».

Longtemps mariée à un militaire de haut rang, Mme Mujawamariya jouissait de puissants contacts au Rwanda lorsque la guerre a éclaté en 1990. Consternée par les exactions commises par les autorités contre sa population – l'arbitraire d'un régime en guerre – elle fonde fin 1990 l'Association rwandaise pour la défense des droits de la personne et des libertés publiques. Ses activités au sein de cette association conduira le pouvoir à chercher sa perte; elle échappera de justesse à un attentat à la voiture piégée le 22 décembre 1992. Le coup était préparé d'avance, et pour cause : «*Ils ont déclaré ma mort à la radio alors que j'étais encore dans mon bureau!*» s'exclame-t-elle. La tentative de meurtre n'était pas encore faite que déjà, sûrs d'eux, les commanditaires avaient fait passer le message.

RELIRE L'HISTOIRE

À la suite de ces événements, Mme Mujawamariya quitte son organisation pour la nouvelle Ligue des droits de la personne de la région des Grands Lacs, pour laquelle elle occupera la fonction de secrétaire exécutive. Elle réalisera plusieurs enquêtes sur le terrain au Rwanda pour témoigner des atrocités qui y ont été commises. Elle combat maintenant l'idée d'un génocide ethnique commis par les Hutu contre des Tutsi, de méchants contre victimes. Elle le soutient : «*le meurtre de masse était politique, et non ethnique. La motivation était politique, avec des forts débordements ethniques. On cherchait à se débarrasser de l'électorat politique*». Le résultat a été, selon elle, dans un premier temps, le meurtre systématique de l'opposition et des intellectuels Hutu, et, dans un second temps, la destruction de l'électorat tutsi, porté naturellement vers le Front patriotique rwandais qui était et qui est majoritairement composé et dirigé par les Tutsi. Comme ils étaient les seuls armés, ils étaient les seuls réels interlocuteurs du régime totalitaire en place. «*Mais bien sûr,* précise-t-elle un peu amère, *c'est plus facile de parler ethnique quand on parle d'Afrique*». Elle est ainsi consternée du silence ayant accompagné les exactions lors du retour d'exilés Hutu après la guerre. «*Lorsque j'ai vu ce que le FPR a fait* [après sa victoire en 1994], *cela m'a mise à terre. Je me suis battue pour le changement. Ces gens-là n'ont pas fait mieux, ils ont fait pire. Les massacres contre les Hutu ont continué.*» Les exactions commises par les nouvelles autorités contre les ressortissants Hutu après la guerre sont, dit-elle, «*le secret le mieux gardé du Rwanda*».

Elle-même mi-Hutu, mi-Tutsi, elle ne sent aucune gêne à parler de ces choses. «*Moi, je suis au centre*» soutient-elle. Elle abandonnera définitivement le Rwanda en 1998 et deviendra Québécoise d'adoption. Mme Mujawamariya demeure fort active dans l'aide humanitaire. L'organisation qu'elle a contribué à fonder, Mobilisation enfants du monde, tiendra une soirée bénéfice le 27 novembre prochain au Complexe Christina.

> Les exactions commises par les nouvelles autorités contre les ressortissants Hutu après la guerre sont, dit-elle, «le secret le mieux gardé du Rwanda»

ANNONCE SPÉCIALE

Attention: Étudiants étrangers

FAITES APPLICATION POUR DEVENIR RÉSIDENT PERMANENT CANADIEN DÈS AUJOURD'HUI!

Êtes-vous ici avec un permis de séjour pour étudiant?
Voulez-vous transformer votre status à celui de Résident Permanent canadien?
Quelle que soit votre situation, nos professionels en immigration peuvent vous aider!

Appelez aujourd'hui pour une consultation GRATUITE et CONFIDENTIELLE.

514-499-8082

Résidence permanente - Parrainage (incluant les couples de même sexe) - Investisseurs - Citoyenneté - Permis de travail - Permis de séjour étudiants / visiteurs - Aides familiaux résidents - Réfugiés

CONSEIL D'IMMIGRATION CANADIEN
400, rue Saint-Jacques Ouest, Bureau 300, Montréal (Québec) H2Y 1S1
www.immigrationcouncil.com

Tchin-Tchin !!!

Chez Alberto
Bistro de Quartier

3380 Jean-Talon Est à deux pas du Métro St-Michel
Tél. : 514 722-3771

Grillades sur charbon de bois à la portugaise, **bière en fût** : Blanche de Chambly, Sleeman, Heineken, et Molson Ex, **bières importées et locales**, cappuccinos, sangria, cocktails, playlists de musique, karaoké, terrasses extérieures, etc.

Pour hommes seulement • Sur Rendez-vous

Salon Galaxie 2000

Coiffure pour hommes
hair-stylist

Tél. : (514) 731-1584

3, Vincent-D'Indy, Outremont, Qué. H2V 4N7 • au fond du couloir à gauche

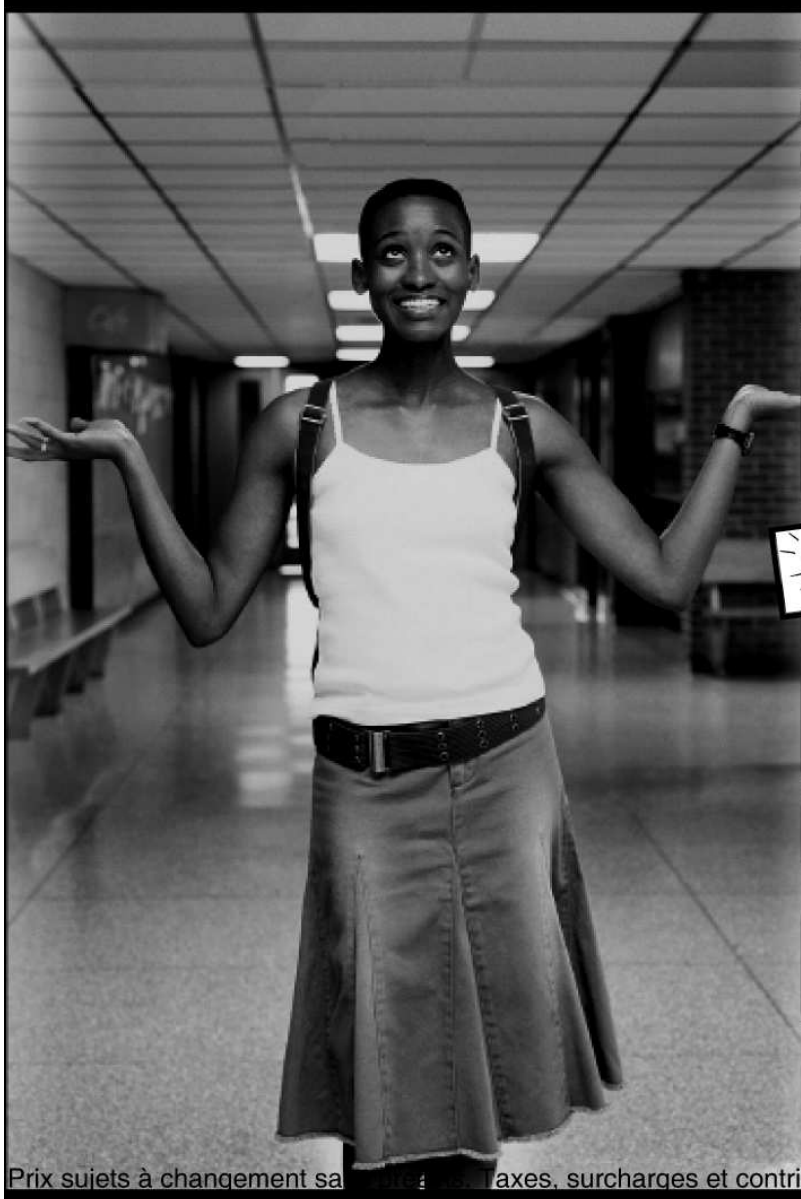
LE Quartier Libre
LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

PAVILLON 3200 Jean Brillant
pièce B 1274-6

Rejoignez l'équipe de rédaction le 24 novembre 2004 à 17h00 et participez à la réunion de production du journal.

Imprimerie & infographie
525-3781
INFO@ZIRVAL.COM
ZIRVAL Design & Imprimerie
10 ans déjà

retournez à la maison pour Noël sans être fauché!



VOLS

TORONTO	A partir de 152$	MARSEILLE	A partir de 549$
HALIFAX	A partir de 176$	MADRID	A partir de 599$
St-JOHN	A partir de 278$	ATHÈNES	A partir de 699$
MEXICO	A partir de 399$	HONOLULU	A partir de 769$
AMSTERDAM	A partir de 499$	TOKYO	A partir de 799$

des sièges au meilleur prix aux dates qui vous conviennent, ça vous tente ?
Nous avons déjà réservé des sièges au meilleur tarif possible pour le temps des fêtes. Alors, n'hésitez plus ! Venez nous voir dans l'une de nos succursales pour profiter de ce privilège.

OFFRES INCROYABLES

Économisez jusqu'à 35 % avec Via Rail

Carte ISIC 16$ seulement ! Passez nous voir dès maintenant !

Skiez dans l'OUEST!
Forfait "The Rocky Rager" à partir de 849$ (7 jours/ 7 nuits)
Forfait "Okanagan Powder" à partir de 849$ (7 jours / 7 nuits)
Forfait "The Big Kahuna" à partir de 1805$ (16 jours/15nuits)

Achetez des billets de WestJet et obtenez plus de chances de gagner!
Pour tous les détails, visitez le www.voyagescampus.com

Économisez 100 $
Réservez un circuit Pacifique du Sud* d'une durée minimale de 8 jours avec Contiki et obtenez 100$ de rabais
*Achat et départ avant le 31 décembre 2004

«garantie du meilleur prix au canada»!
Nous battrons N'IMPORTE QUEL tarif offert sur Internet pour les voyages à l'intérieur du Canada.
**Soumission écrite requise*
100% garantie

Prix sujets à changement sa[illegible] Taxes, surcharges et contributions au Fond d'indemnisation en sus.

5150 ave. Decelles – 735-8794
univ_montreal@voyagescampus.com
www.voyagescampus.com

VOYAGES CAMPUS
S'évader pour vrai

ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de formations
barman(aid) et serveur
Rabais étudiant
Programme de placement
(514) 849-2828
www.ecoledesmaitres.com

À LOUER

Les résidences étudiantes universitaires étrangers vous offre un hébergement où tout est inclus (meubles, téléphone, vaisselle et drap…etc) .

• Chambres à occupation double (2 personnes) = 650 $ /mois tout inclus
• Studio (une personne) 500 $ / mois
• Chambre individuelle dans appartement 500 $ /mois
Informations de 8h00 à 18h00
514-605-9822

double pizza®

514• 343•0•343

TOUJOURS 2 POUR 1
LIVRAISON GRATUITE
10% SUR $ 50 ET PLUS
SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS
5002 QUEEN MARY

REGARD FÉMININ

Interpellée par les causes féministe et africaine, la cinéaste montréalaise Erica Pomerance innove du côté du documentaire. Des sujets aussi délicats que l'excision deviennent soudain accessibles après avoir passé sous la lentille de sa caméra. Avec son dernier film *Dabla! Excision*, qui veut dire *Cessez l'excision!*, elle met plusieurs préjugés au rancart.

Renée-Claude DOUCET

Poser un regard nouveau sur l'excision, c'est ce que désire faire Erica Pomerance à l'aide de *Dabla! Excision*. Les images cruelles souvent présentées de cette pratique ne sont pas retenues pour son documentaire. Son désir d'engagement social l'a poussée à aller voir au-delà des apparences, pour constater que de plus en plus d'exciseuses déposent leurs couteaux. Madame Pomerance a tenu à s'intégrer dans les coulisses du travail des militantes contre l'excision qu'elles soient africaines ou québécoises. Elle devient ainsi témoin des réactions de la population africaine.

Lors de son premier voyage en Afrique en 1992, la documentariste remarque que de plus en plus de professionnels de la santé commencent timidement à parler de l'excision. Ils veulent changer la situation et éduquer le public. C'est alors que l'idée de réaliser un film commence à bouillonner dans la tête d'Erica Pomerance. *«Je voulais montrer ce que les femmes africaines font pour renverser la vapeur. Elles souffrent, mais elles continuent la coutume parce que ça fait partie des pratiques ancestrales qu'elles ne remettent pas en question pour toutes sortes de raisons. Au début, je ne savais pas vraiment comment approcher le sujet. J'ai regardé ce qui se fait en Afrique et j'ai constaté qu'il y a beaucoup de mouvements. J'ai vu des exciseuses abandonner leur pratique et constaté des techniques de sensibilisation.»* Après être retournée quelques fois en Afrique, Erica Pomerance a pu présenter son film en mai 2003, sous l'étiquette des Productions Virage.

L'ACTION AU DÉTRIMENT DE L'HORREUR

Faire un film à saveur morbide n'était pas dans les intentions de la cinéaste. Elle a longtemps réfléchi pour savoir si elle devait ou non montrer une scène d'excision. *«Quand j'ai vu qu'on utilisait un film sur les différentes façons de faire les mutilations génitales lors des séances de sensibilisation, je me suis dit que je pouvais, de ce point de vue, présenter un court extrait. De cette façon, je respecte ce qui se fait en Afrique, puisque je montre l'excision dans le but d'expliquer comment se fait l'éducation du public. Je veux montrer le contexte du sujet. Je ne veux pas dénoncer l'excision du point de vue occidental.»*

Dans une société en changements rapides comme la nôtre, il est vrai qu'on a souvent tendance à juger tout ce qui fait partie des traditions historiques étrangères. Ce sentiment est encore plus marqué lorsqu'on a affaire à des pratiques comme l'excision. Après avoir séjourné en Afrique, Erica Pomerance pense différemment. *«Les Africaines et les Africains n'aiment pas du tout voir la vision que l'Occident offre de l'Afrique. Selon eux, on ne retient que les horreurs. Avoir un angle de traitement différent est devenu nécessaire.»* Pour la réalisatrice, les Africaines ne sont pas si différentes des Occidentales. *«Nous avons aussi nos façons de nous mutiler. Avec notre obsession de la beauté, nous allons volontairement sous le couteau pour changer nos nez, nos rides, nos sein.»* D'après elle, il y a eu une évolution dans la sexualité, mais au Québec comme partout en Amérique, cela a été transformé en objet de consommation.

OUREY SALL, UNE ANCIENNE EXCISEUSE QUI MILITE CONTRE L'EXCISION.

> Nous avons aussi nos façons de nous mutiler.
> Avec notre obsession de la beauté, nous allons volontairement sous le couteau pour changer nos nez, nos rides, nos seins...
>
> Erica Pomerance, cinéaste.

PLUSIEURS FILLETTES SONT VICTIMES DE MUTILATIONS GÉNITALES FÉMININES.

UNE RELÈVE PROMETTEUSE

Dès ses débuts en cinéma documentaire, Erica Pomerance s'est intéressée aux préoccupations des jeunes. À ce sujet, en 1967, elle a réalisé trois documentaires dans la série Cent millions de jeunes pour Radio-Canada : *La jeunesse juive*, *Regarde je vole* et *Tortelier*. Son engagement envers la relève l'a suivie jusqu'à aujourd'hui. Elle écrit en ce moment un film mettant en vedette un jeune Haïtien pris dans les conflits politiques et sociaux à l'époque où les Haïtiens commençaient à immigrer au Québec. Ce film ne sera pas un documentaire, mais bien un film de fiction tiré d'un fait vécu.

Son intérêt pour la jeunesse motive la cinéaste à vouloir s'intégrer dans un contexte précis où elle pourra sentir ce que ses protagonistes vivent. C'est pour cette raison que plusieurs des scènes du documentaire *Dabla! Excision* sont directement tirées d'ateliers de sensibilisation. Par exemple, on peut voir de courtes pièces de théâtre réalisées par des Guinéennes. Ces dernières organisent du théâtre forum sous des thèmes telles la polygamie ou l'excision, et invitent les résidants des quartiers populaires à y participer. La première scène du film de Pomerance est tirée d'une de ces pièces de théâtre. On y voit la cérémonie qui est faite après une excision. Des femmes chantent et dansent autour des fillettes excisées. Une de celles-ci tombe inconsciente, laissant croire au spectateur qu'elle va probablement mourir. La fiction est à s'y méprendre, car à première vue, on jure qu'il s'agit d'une véritable cérémonie d'excision. La réalisatrice le confirme. *«Elles ont tourné cela tout naturellement, comme si c'était vrai. Mais la vérité, c'est que toutes ces petites filles avaient déjà été excisées un ou deux ans auparavant.»* Le tournage de ce film s'est déroulé dans une atmosphère des plus naturelles. La cinéaste gardait toujours sa petite caméra numérique en mains et dès qu'elle sentait les gens à l'aise, elle tournait.

UN FILM AU FÉMININ

Dans son long métrage *Dabla! Excision*, Erica Pomerance dépasse son désir d'informer le public, elle veut apporter sa contribution à une cause typiquement féminine. Cela fait-il d'elle une féministe? *«Je suis une féministe dans l'âme, mais je n'ai jamais vraiment fait partie de mouvements féministes. Les causes que défendent les féministes d'ici, comme l'avortement, les gais et lesbiennes et l'accès à l'égalité, me tiennent à cœur, mais pas de là à m'impliquer. Je suis plutôt une personne sympathisante. Je crois qu'en travaillant dans un milieu tel que le cinéma documentaire, j'apporte une vision de femme. Les femmes cinéastes doivent lutter pour avoir des subventions. Les films réalisés par des femmes sont également très difficiles à vendre. Encore aujourd'hui, le cinéma et la télévision proposent une vision masculine de la société.»*

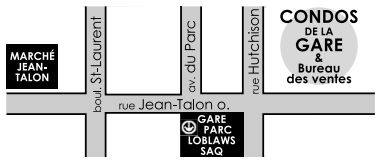
En plus de s'intéresser aux jeunes et à la cause des femmes, la cinéaste a développé un intérêt particulier pour l'Afrique. *«Je n'ai pas l'impression que j'en ai fini avec l'Afrique.»* À ce sujet, Erica Pomerance travaille présentement, avec deux collègues canadiennes d'origine africaine, sur un projet impliquant les jeunes cinéastes africains. Elle voudrait leur offrir une formation de films documentaires en vidéo numérique.

Vivre Montréal

LES CONDOS DE LA GARE

PHASE 2

- **LOFTS** ET **CONDOS** ABORDABLES DANS UN QUARTIER EN ÉMERGENCE
- PLAFONDS 9 À 10 PIEDS
- VUE SUR LE MONT-ROYAL
- FACE À LOBLAW'S, SAQ ET MÉTRO PARC
- À DEUX PAS DU MARCHÉ JEAN-TALON
- PROJET DE 104 UNITÉS

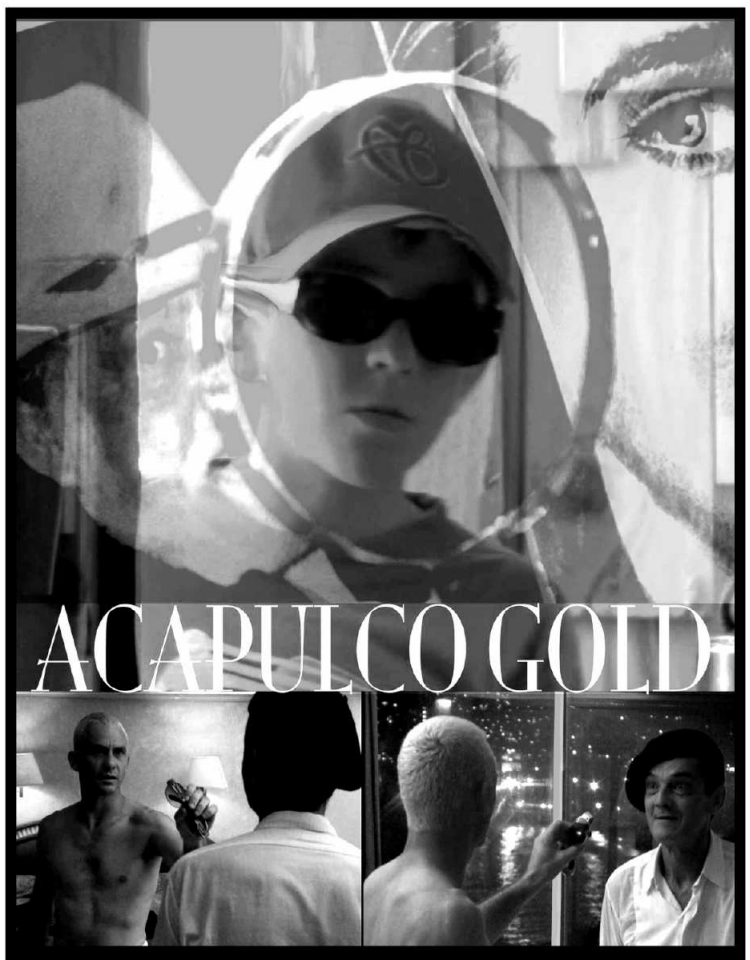


j'aime Montréal... j'aime mon quartier... j'aime bien manger... j'aime bien boire... j'aime être en bonne compagnie... j'aime prendre soin de moi... et je croque dans la vie...

À PARTIR DE **115 000 $** +TX
ACCESSIBLE À LA SUBVENTION DE MONTRÉAL DE 6 500$

7080 RUE HUTCHISON
514.271.8065

www.racheljulien.com
- LUNDI AU MERCREDI 14H À 20H
- SAMEDI ET DIMANCHE 13H À 17H



Inspiré d'une histoire vraie

Mark Krasnoff Michel Maillot

un film d'André Forcier

Produit par
LES FILMS DU PARIA, LES FILMS DE LA RUE, MARQUETTE, JULIE MAILLOT ET REFLIGHT

À L'AFFICHE
En attente de classement
15h30 > 17h15 > 19h15 > 21h15

www.ex-centris.com
EX-CENTRIS

uOttawa
L'Université canadienne
Canada's university

Université d'Ottawa

Maîtrise en service social

- Programme professionnel agréé par l'ACESS depuis plus de 10 ans
- Deux champs d'études : santé et famille-enfance
- Stages d'intervention et de recherche-intervention

Vous aimeriez travailler dans le milieu de la santé? Vous aimeriez intervenir auprès de familles, d'enfants, de jeunes, d'adultes ou de personnes âgées?

Date limite : **1er février 2005**

Questions?
(613) 562-5494, servsoc@uOttawa.ca

www.servicesocial.uOttawa.ca

Maîtrises? Doctorats?

Besoin d'un coup de pouce?

À l'UQTR
Soutien financier garanti
dès l'inscription

Maîtrises
2000 $*
- Administration des affaires (MBA)
- Biophysique et biologie cellulaires
- Chimie
- Éducation
- Études littéraires
- Études québécoises
- Génie électrique
- Génie industriel
- Gestion de projet
- Loisir, culture et tourisme
- Mathématiques et informatique appliquées
- Philosophie
- Physique
- Psychoéducation
- Sciences de l'activité physique
- Sciences de l'énergie et des matériaux
- Sciences de l'environnement
- Sciences des pâtes et papiers
- Sciences infirmières

* paiements étalés sur une période de quatre trimestres

En plus des programmes de prêts et bourses déjà en vigueur, l'UQTR vous propose maintenant un soutien financier garanti pour la poursuite de vos études universitaires aux cycles supérieurs. Seule condition d'admissibilité : l'inscription à temps complet.

Doctorats
7500 $*
- Administration (DBA)
- Biophysique et biologie cellulaires
- Éducation
- Études québécoises
- Génie électrique
- Génie papetier
- Lettres
- Philosophie
- Psychologie
- Sciences de l'énergie et des matériaux
- Sciences de l'environnement

* paiements étalés sur une période maximale de 12 trimestres

www.uqtr.ca
1-800-365-0922

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
UQTR

SEULE, MOI?

Sa timidité laisse à peine deviner le tempérament de feu et la vivacité qui se dégagent de ses écrits. Montréalaise jusque dans l'âme, l'écrivaine Christine Germain est aussi une poétesse au style incisif et à l'humour percutant. Portrait d'une artiste de la relève.

Linda FATIGBA

Quelle est la saison qu'aime le plus Christine Germain? *«J'aime la lumière de l'automne. La couleur est tellement belle l'automne. À la campagne, je suis déjà restée assise des heures à regarder les textures vivantes. Quand tu mets un petit chandail de laine, un petit foulard et que tu vas te promener l'automne, ah, c'est magnifique! L'hiver s'en vient et je ne sais pas si je suis d'accord.»* Alors que le beau temps coloré et frais qu'elle admire s'apprête à faire place à un autre d'une nuance blanche et glaciale, Christine Germain va devoir également faire ses adieux à son émission radiophonique co-réalisée avec Michel Garneau à la chaîne culturelle de Radio-Canada.

LA DÉCROCHEUSE D'ÉTOILES

Quand on s'appelle Christine Germain et qu'on a participé passionnément à la réalisation des *Décrocheurs d'étoiles* pendant dix ans, comment se sent-on quand cette émission n'existe plus? *«Je me retrouve face à une "Chrisitine" dégoûtée. C'est sûrement difficile. Ç'a été dix ans de bonheur, car c'est tellement rare que les gens aiment leur travail. C'était une émission de parole formidable parce qu'on pouvait se renouveler constamment. La parole est multiple. Elle durait 3 heures et il y avait toute cette notion du direct, de l'instant présent et la place à l'erreur aussi.»*

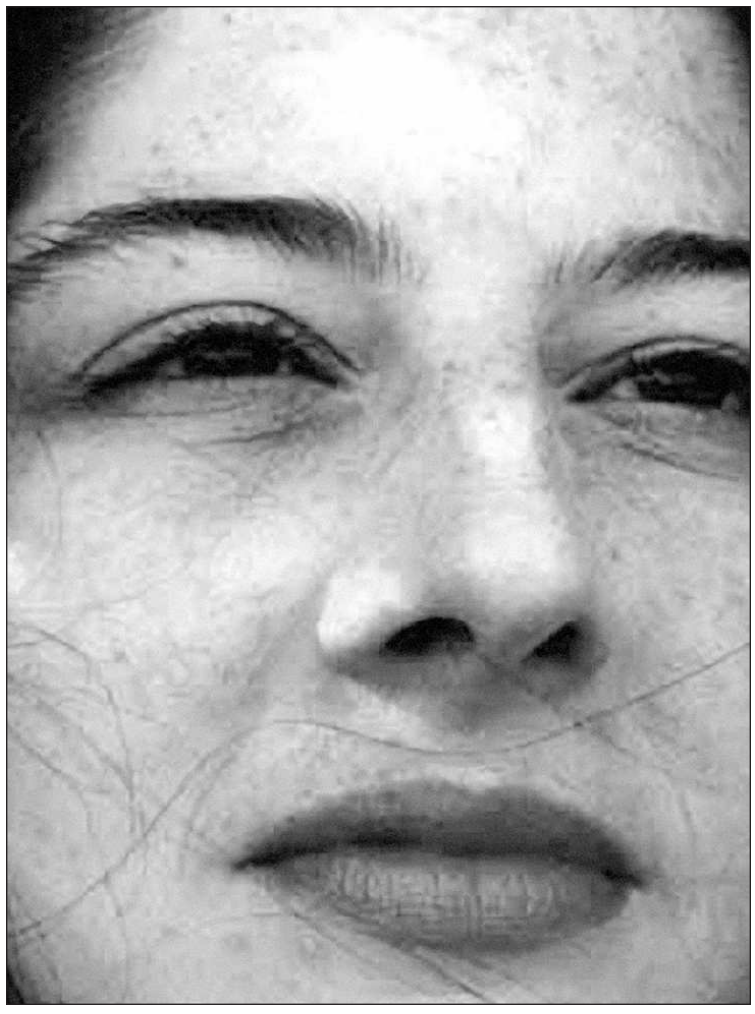
Ainsi, femme de théâtre et de média, Christine Germain se qualifie avant tout de «fille de radio». Montréalaise pure laine, cette écrivaine, la trentaine passée, se partage entre la scène et l'écriture. Après des études au Collège français, elle reconnaît que *«l'école n'a pas été quelque chose de très présent dans* [s]*a vie, parce qu'il y a eu un désintéressement.»* Néanmoins, les livres ont toujours fait partie de sa vie et Christine Germain a toujours aimé lire. Comme pour rimer, disons que la poétesse aime aussi rire. *«L'humour est important par rapport à soi. Je dirais aussi qu'on est à une époque de divertissement absolu. Les gens veulent rire à tout prix tout le temps. C'est comme si c'est payant de rire. Mes parents rient beaucoup.»* La fille de la comédienne Nicole Leblanc et du dramaturge Jean-Claude Germain a baigné dans la création.

POÉTIQUE SOLITUDE

À lire Christine Germain, l'on s'aperçoit non seulement d'un style incisif dans ses poèmes, mais aussi d'une vivacité dans le ton de ses mots, une sorte de franchise. D'où lui vient son inspiration? *«Mon premier livre-disque a été publié en 1999 aux éditions Planète Rebelle,* Textes de la soif, Monologues à voix haute. *En fait, je suis restée longtemps dans l'Est de la ville où il y a de la pauvreté, de la prostitution. À travers les monologues des personnages, c'était un constat d'impuissance face à toute cette misère.»* Quand on la questionne sur le rapport de son style avec le *spoken word,* Christine Germain répond que ce genre est plus anglophone, plus scandé et plus politique. Elle préfère désigner ce qu'elle fait sous le très poétique terme de «l'oraliture», un mélange de littérature et d'oralité. Planète Rebelle vient de publier un de ses recueils de poèmes, *Journal Territoire, Bestiaire à têtes de femme.* Pourquoi ce titre? «Journal Territoire, *c'est comme une sorte de journal sur un territoire personnel en fait. Voyager sur sa propre peau.* Bestiaire à têtes de femme, *c'est parce qu'on est toutes plusieurs. C'est pour ça aussi que je les ai séparés dans des chambres avec des couleurs. Chambre rouge, chambre jaune…Nous ne sommes pas juste une femme. Nous avons plusieurs facettes. Nous portons l'histoire de toutes les femmes.»* Dans les œuvres de Christine Germain, la variété de sujets directement liés aux émotions et la récurrence de la solitude ne passent pas inaperçues. *«Les thèmes qui m'intéressent dans mes ouvrages, c'est beaucoup la solitude, la détresse amoureuse.»* Les personnages de l'écrivaine sont-ils des prolongements de sa personne? *«Oui, mais ce qui est là n'est pas nécessairement vrai. On s'imbibe un peu des autres. On est un peu voyeur, des voleurs d'histoires finalement. Aussitôt qu'on emploie "je", les gens pensent que c'est toi. Sur scène, ça arrive souvent. Mais il faut comprendre que "je est un autre"».* Avec son dernier ouvrage, Christine Germain a illustré ce qu'elle appelle *«toute la grande "business" de l'amour».* Dans *Journal Territoire, Bestiaire à têtes de femme*, les 18 lignes de la nouvelle *Amant nº 1/ Croque-Monsieur* la contradiction qui habite tout individu. *«La dernière fois que je suis sortie dans un bar, l'homme à côté de moi avait un sac de papier brun posé devant lui. Intriguée, j'ai demandé ce qu'il contenait. Réponse : «Un sandwich ». (…) L'homme, tout sourire, son sac triomphant à la main :"Alors on y va?" J'ai dit au chauffeur : "Semez ce sac brun!" Ce soir, je tourne autour de ma solitude. Je me sens tellement seule, j'ai presque faim…»* Que dit Christine Germain de cet extrait? *«C'est une anecdote un peu surréaliste. Je voulais signifier toute la solitude qui découle de cette faim d'amour. Cette espèce de désir de l'autre, sans se poser la question de savoir où nous nous situons nous-mêmes. C'est cela qui paraît dans les* Amants *entre autres. Justement, c'est comme des nouvelles très dures sur une sexualité consommée. La maudite solitude, la grande solitude!»*

À COEUR OUVERT

Parlant d'amour, quel est le genre d'homme de Christine Germain? *«C'est l'homme avec qui je vis!* [Elle part d'un éclat de rire]*.Dans mes livres, on peut voir beaucoup de solitude, beaucoup d'amertume. Alors, les gens ont tendance à penser que c'est moi. Mais ce n'est pas ça que je vis du tout. Je suis en amour depuis plusieurs années. C'est un homme doux avec qui j'ai beaucoup de plaisir. En couple, ce qui est important aussi, c'est qu'on se réajuste toujours. On est toujours en train d'apprendre.»*



CHRISTINE GERMAIN VIENT DE PUBLIER *JOURNAL TERRITOIRE.BESTIAIRE À TÊTES DE FEMME.*

Ce qui fait plaisir à Christine Germain dans la vie, c'est aussi les petits moments imperceptibles, tels des enfants qui jouent dans un parc. Pour la poète, le sourire de quelqu'un d'âgé qui marche dans la rue et la regarde est l'expression de sa disponibilité.

Les valeurs qui importent énormément à Christine Germain sont la franchise et l'honnêteté. Selon elle, *«un poète, c'est un passeur de mots. Il traduit avec émotion le monde dans lequel on vit avec émotion. Il traduit la vie, la révolte. La poésie, c'est une façon d'être aussi.»* D'un côté, l'écrivaine a-t-elle gardé des souvenirs d'enfance inoubliables? *«Je suis née à Montréal. J'ai eu une belle enfance. Ma mère vient de la Gaspésie. Mes souvenirs sont beaucoup liés à la mer, à l'étendu, au ciel qui se reflète dans l'eau, cette espèce de calme, à quel point la mer peut changer aussi. Dans l'enfance, il y a beaucoup de solitude.»* D'un autre côté, Christine Germain va prochainement diriger la nouvelle collection de poésie des Éditions Planète Rebelle. *«C'est très motivant! Le but est de privilégier la rencontre de beaucoup d'écritures, l'échange. J'ai un autre projet qui s'appelle* Les petits univers. *Quoi de mieux, pour connaître une ville que de prendre les métros qui en sont les réseaux nerveux. J'ai envie de me faire un itinéraire pendant les quatre saisons. L'hiver, le printemps, l'été, l'automne sont très différents. J'ai le goût d'observer ma ville et de la traduire du mieux que je peux. J'adore Montréal parce que c'est une ville magnifique, tranquille. Les gens sont pas mal souriants.»*

«Je suis née à Montréal. J'ai eu une belle enfance.
Ma mère vient de la Gaspésie. Mes souvenirs sont beaucoup liés à la mer,
à l'étendu, au ciel qui se reflète dans l'eau, cette espèce de calme,
à quel point la mer peut changer aussi.
Dans l'enfance, il y a beaucoup de solitude.»

Christine Germain, poétesse québécoise.

PANIERS DE NOËL:

JUSQU'AU 8 DÉCEMBRE

Afin de soutenir les étudiants dans le besoin, le Service d'action humanitaire et communautaire organise une campagne de paniers de Noël. La cueillette de denrées non périssables, de livres, de jouets et d'argent se poursuit jusqu'au 8 décembre. Les points de chute pour les dons se situent aux régies des pavillons, facultés, départements et services participants ; à la banque Royale, Centre Wilderton, 2707, av. Van Horne, à la Pharmacie Jean Coutu des 5510 et 6200, ch. de la Côte-des-Neiges.

Renseignements : Jean-Philippe Fortin • (514) 343-6111, poste 1024 • jp.fortin@umontreal.ca

Talent'um : Florence Khoriaty

ÉTOILE RÉVÉLÉE

Il peut arriver qu'études riment avec éclosion de talent. Florence K., de son nom d'artiste, est une preuve vivante de l'aboutissement d'une passion longtemps chérie. Le sourire radieux et les yeux brillants d'émotion, elle ouvre son cœur pour le premier numéro de la rubrique qui donne la parole aux talents culturels de l'UdeM.

Linda FATIGBA

Quartier Libre : Comment est né ton amour pour l'art?

Florence K. : Je suis née dans une famille où la musique est importante. Maman est chanteuse d'opéra. Papa faisait de la musique pop. J'ai commencé à prendre des cours à l'âge de trois ans, avec maman qui m'enseignait le piano. Partout où elle chantait, elle m'amenait avec elle. En 1998, à 15 ans, j'ai fait ma première tournée avec elle et avec mon beau-père qui est contrebassiste, à travers 17 salles du Québec. Nous sommes allés jusqu'à Fermont, dans le Grand Nord, près du Labrador. C'était la première fois que je devais chanter sur scène. Maman m'avait fait chanter deux chansons avec elle. Au début, je ne voulais rien savoir, je ne voulais pas chanter. Finalement, j'ai brisé la glace et ç'a été une révélation. J'ai commencé à m'intéresser au pop et au jazz. J'ai pris des cours de chants et j'ai décroché quelques contrats de groupes qui cherchaient des chanteuses. Cela m'a amenée à chanter à Atlantic City au New Jersey en 2002, puis au Maroc l'année dernière. J'ai surtout découvert que j'aime faire de la musique et je pourrai ne faire que ça toute ma vie. Quand on a un talent et qu'on a la chance de pouvoir le développer, on arrive à se réaliser.

Q.L. : Après des productions de spectacles en République Dominicaine et en Espagne, Florence K. enregistre en direct son premier album ce 22 novembre…

F.K.: Ce que j'attends de cet enregistrement public avec mon spectacle *Mélodies*, c'est la beauté de la spontanéité. Ce qui est intéressant aussi, c'est l'alchimie entre les musiciens. J'ai des musiciens adorables et excellents. Mon beau-père Éric Lagacé à la contrebasse, Wali Muhammed à la batterie et un grand ami à moi, Norm Zabala à la guitare. Nous avons une grande complicité et j'attends aussi que cela se reflète sur l'album. Les textes qui se retrouvent sur ce disque, c'est des morceaux que j'ai écris par coup d'inspiration. J'y parle de beaucoup de sujets en espagnol, en portugais, en français et en anglais. Je voulais internationaliser un petit peu la chose parce la musique transcende tout. J'aborde évidemment plusieurs facettes de l'amour. J'ai un blues par exemple. Il y a de la bossa, de la salsa, mais tout cela est fait avec des instruments jazz. Ce n'est pas du gros jazz, mais une musique proche du pop accessible à tous. J'appelle ça de la beauté! Un talent ce n'est pas seulement un don, mais c'est une responsabilité. Il faut le développer. Il faut s'en servir.

PHOTO: DOMINIC GAUTHIER

Q.L. : Comment arrives-tu à combiner tes études avec ta vie d'artiste?

F.K. : Il faut parler à mes coéquipiers de travail… [Elle rit et fait une moue désolée]. Pour ce qui est des travaux de groupe, c'est un petit peu plus difficile. Mes travaux individuels se passent bien parce que j'ai de l'adrénaline, j'arrive à me concentrer. Mais cette session a été très difficile. J'avais beaucoup de répétitions, les cours et mon album à faire. Les travaux d'équipe, je pense que c'est surtout difficile pour mes coéquipiers. D'ailleurs s'ils lisent cet article, je m'excuse d'avoir eu à remettre des réunions parce que j'avais des répétitions. Je termine un baccalauréat en communication à l'Université de Montréal. Ma mère me dit toujours: «*Quand tu fais quelque chose, fais-le bien!*» Alors, je prends mes études au sérieux, même si je sais que c'est surtout de la musique que je veux faire. Étudier permet de structurer la pensée.

Q.L. : Quel rapport entretiens-tu avec ta mère Nathalie Choquette qui est également chanteuse?

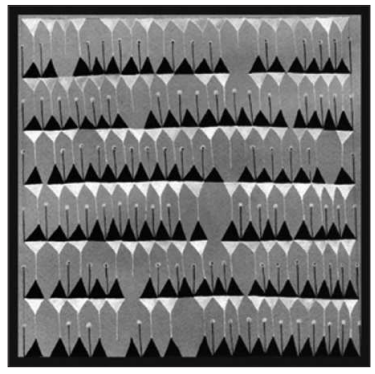
F.K. : Nous sommes vraiment très proches. Quand nous travaillons, nous avons un rapport professionnel. Je peux aussi tout lui dire. C'est ma meilleure amie. On a vraiment une belle relation. Avec ma grand-mère, qui habite au-dessus de chez ma mère, c'est vraiment comme une hiérarchisation de confiance et d'amour. On peut compter les unes sur les autres. J'ai eu vraiment de la chance d'avoir une famille aussi serrée. Depuis deux ans, au moment où j'ai vraiment su que j'allais faire de la musique, je la considère comme un modèle parce qu'elle est très professionnelle. Je pense que le secret pour réussir quoi que ce soit, peu importe le milieu, c'est d'être professionnel.

CHRONIQUE CD

Jean-François RIOUX

THE MARLBORO CHORUS
YOUTH MEDIUM
(FUTURE APPLETREE)

Patrick Stolley a fondé le groupe The Multiple Cat, au milieu des années 1990, qui a obtenu un succès fort respectable avec ses deux premiers albums. S'en est suivi alors un changement de vie radical pour le leader : un enfant, un divorce, une perte d'emploi et la dissolution de son groupe. Comme Patrick était l'inspiration et le compositeur du «band», il a reformé une nouvelle troupe portant les mêmes initiales : The Marlboro Chorus. La formation américaine de Davenport en Iowa a fait paraître son second album sous son «nouveau» nom et sa propre étiquette de disque Future Appletree (futureappletree .com). Encore une fois, un enregistrement en grande partie acoustique, agrémenté de disco, de folk comme de country dans un tourbillon rocambolesque mêlant sarcasme, mélancolie et folie. On peut y entendre des passages à saveur progressive, groovy, jazz, mais c'est le pop qui finit par ressortir. The Marlboro Chorus tarde à se faire connaître au Canada, malgré toute son originalité, sa sincérité et une façon de chanter particulière qui nous donnent le goût d'en entendre toujours plus. La pièce titre donne rapidement le ton à l'album qui contient quand même de petites surprises telles que l'élégante *Your Lover's Ghosts* qui débute délicatement et gagne peu à peu en rythme. *Takin' A Ride,* pour sa part, nous plonge aux débuts de l'histoire des Multiple Cat grâce au rythme déconstruit et aux voix d'arrière-plan. Les textes de Patrick Stolley sont déroutants, complexes et inspirés. Chaque mot est pesé et le son est calculé. Bien entendu, Stolley lance des répliques à Monsieur Bush et sa politique guidée par «Dieu», sauf qu'il faut lire entre les lignes pour découvrir les sarcasmes du chanteur. Cette excellente formation restera peut-être ignorée et incomprise de tous, malgré la générosité et surtout l'originalité qui s'en dégage. La qualité sonore est bonne, mais il manque un petit quelque chose au son tout à fait unique de la chorale des fumeurs! Malgré tout, *Youth*



Medium est devenu l'un de mes albums de l'année. Je me suis assis, j'ai lu les paroles avec le livret du CD entre les mains, livret qui n'est pas de toute beauté, je dois l'avouer, ce qui est et sera toujours le point faible du jeune orchestre ! Cet album est tellement supérieur à l'album *Good Luck,* paru l'an dernier, qui m'avait quelque peu déçu. Autant les amateurs de Pavement, Sea & Cake, Belle & Sebastian que ceux de Presidents of the USA et également des Beach Boys y trouveront leur compte ainsi qu'une belle dose de mélodie ! Bien que l'on s'ennuie de The Multiple Cat, les Marlboro Chorus sont tout simplement rafraîchissants et innovateurs.

CHRONIQUE CD-FRANCO

MANCHESTER
ÉPONYME
(INDÉPENDANT)

André PÉLOQUIN

BANLIEUE GRISE

Bien que leur nom évoque une ville ouvrière anglaise, le jeune quatuor sorelois Manchester livre ici un premier disque de rock alternatif francophone empreint du spleen de la banlieue.

Issu des cendres d'autres formations créées à l'école secondaire, le groupe actuel date de 1998. À ces débuts, le groupe verse dans le « skate punk » popularisé alors par une vague de formations californiennes comme Lagwagon et NOFX. Manchester enchaîne les répétitions dans des sous-sols et les petits concerts dans les bars de leur patelin, puis tente une première percée dans la faune musicale métropolitaine en envahissant la scène du Café Chaos en mai 2000.

Le groupe peaufine un son – maintenant plus rock tout en demeurant francophone - dans un petit local de la rue Beaubien, et lance *Rocking The Blue Chords*, un premier démo digne de ce nom en mars 2002. De retour dans leur municipalité, Manchester profite de l'automne 2004 pour enregistrer son premier album éponyme.

À la première écoute, les racines « punk rock » du groupe sont indéniables dès *Mirage*, la pièce d'ouverture de l'album. Joey Cape semble avoir servi de muse à la formation à constater l'omniprésence mélodique de la guitare électrique mais surtout des harmonies lors des refrains. Loin de s'enfermer dans un carcan rock plutôt simpliste, Manchester se démarque de la surabondance de groupes de sa trempe en se permettant quelques pièces à saveur folk rappelant celles de Yesterday's Ring.

C'est surtout les textes qui confirment le sérieux de l'entreprise de Manchester. Loin de tomber dans la rhétorique anarchiste juvénile, les paroles du groupe exposent surtout le désenchantement des

jeunes banlieusards. Par exemple, *Shooter* résume ces fameuses cuites hebdomadaires où à la fin, un paumé *« défie tout le monde sur son passage »*. Pendant ce temps, l'excellente *Notre Patelin* confirme l'attachement d'un groupe *« entre Québec et Montréal »* pour sa petite ville malgré le fait que *« depuis la Seconde Guerre, l'économie est à terre »*.

Susceptible de plaire autant aux amateurs des Vulgaires Machins qu'à ceux des Cowboys Fringants, cet album éponyme de Manchester s'avère une agréable surprise dans son genre. Il se mérite donc la note de 4 plectrums sur 5.

www.manchestermusik.com

CULTURE

EXPOSITION CENTENAIRE DE L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH

MODÈLE DÉTERMINATION

Raconte-moi l'Oratoire, une épopée intégrale de l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal, est présentée jusqu'au 19 décembre à la Maison de la culture Côte-des-Neiges. Cette exposition renseigne le visiteur sur l'histoire du frère André, le fondateur de l'Oratoire.

Linda FATIGBA

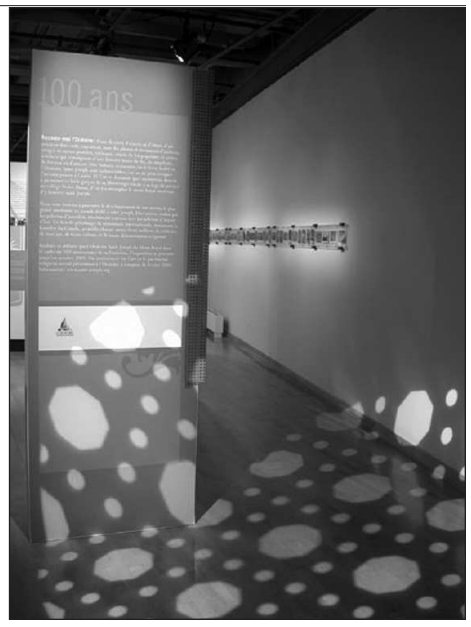
C'est à la salle d'exposition de la Maison de la culture Côte-des-Neiges que le *Quartier Libre* a parcouru des photos, des cartes postales, des documents d'archives, des tableaux, des sculptures, des objets du culte populaires qui illustrent l'histoire du centenaire de l'Oratoire Saint-Joseph. L'objectif de cette exposition était de faire connaître l'histoire du frère André. *«À l'occasion du centenaire de l'Oratoire, nous voulions raviver sa mémoire, le faire connaître aux jeunes générations. Il était un beau modèle, un modèle de foi, de détermination surtout. La détermination, il en avait beaucoup pour avoir réussi tout en étant si pauvre. Il était obstiné et avait un rêve en tête. Je trouve que c'est un bon modèle à proposer aux gens, qu'ils soient croyants ou non.»* Madame Éliane Francœur, directrice des événements du centenaire de l'Oratoire, relate les temps forts de l'histoire du frère André, les yeux luisants d'émotion. Cet homme de Dieu a marqué plusieurs générations québécoises, voire canadiennes. En effet, la toute première biographie du frère André intitulée *The Wonder man of Mount Royal* a été écrite en anglais par George H. Ham. Outre d'autres biographies présentées dans cette exposition, de grands panneaux et des structures cruciformes sont utilisés pour raconter les principales étapes des cent ans de l'Oratoire Saint-Joseph. À travers ce que madame Francœur appelle *«un pèlerinage en carte postale»,* on voit l'évolution de l'Oratoire au fil des ans grâce à une disposition photographique murale. Il y a également des objets du frère André, des publications de l'Oratoire, des biographies en différentes langues et des prie-Dieu pour se recueillir.

«IL ÉTAIT UNE FOI»

Le fondateur de ce qui est devenu l'actuel Oratoire était un homme pauvre, mais déterminé et pieux. Selon l'histoire, la maman du frère André, Clothilde Foisy avait un parti pris pour saint Joseph et disait à son enfant, *«il faut prier saint Joseph parce que c'est le grand oublié de l'Évangile»*. La piété de la mère du frère André la conduira à le faire baptiser d'urgence à sa naissance parce que ce dernier était un enfant chétif et visiblement fragile. Il était très peu allé à l'école, mais grâce à sa mère, il pouvait apprendre ses prières. Il avait la vocation et une piété particulière. Aujourd'hui encore, la mémoire du frère André reste très présente dans l'histoire de l'Oratoire qui a été construit par lui au départ en 1904 afin d'amener les enfants de sa Communauté de Sainte-Croix à faire leurs prières. Tout a commencé lorsqu'il est devenu frère de cette Communauté grâce à l'encouragement d'un curé de Saint-Césaire.

La Communauté de Sainte-Croix était alors propriétaire du Collège Notre-Dame qui est en face de l'Oratoire sur la rue Queen-Mary. L'aspect chétif du frère André a amené ses supérieurs à lui attribuer des tâches peu pénibles physiquement. Selon Madame Éliane Francœur, *«le frère André disait lui-même à la blague : "Quand je suis rentré dans la communauté, il m'ont mis à la porte et j'y suis resté pendant quarante ans."»* Un portier accueillait les parents et était commissionnaire. Il allumait aussi les lampes.

Craignant que le terrain qui faisait face au collège (là où se trouve actuellement l'oratoire) soit acheté pour servir de «lieu de perdition», les frères de Sainte-Croix l'ont acheté pour agrandir le domaine du jardinier et pour amener les enfants dans la montagne. Le frère André, lui, rêvait de bâtir une petite chapelle pour *«son saint Joseph»*. Ses autorités lui ont alors permis de couper les cheveux des enfants (5 cents la coupe) et de ramasser quelque 200$ qui lui ont permis de s'associer à un ami maçon et à un menuisier afin de construire la première version de l'Oratoire Saint-Joseph en 1904. La petite chapelle a beaucoup évolué. L'Oratoire a donc été agrandi une première fois en 1908, puis en 1911. Elle a été déplacée à trois reprises parce que les gens le réclamaient. Les gens venaient et partaient



L'EXPOSITION DU CENTENAIRE DE L'ORATOIRE REND HOMMAGE AU FRÈRE ANDRÉ.

guéris, alors sa réputation de faiseur de miracles s'est répandue. Aujourd'hui encore, la chapelle des *ex-voto,* inaugurée en 1947, rappelle ces moments, car plusieurs personnes ont laissé leurs béquilles après avoir reçu une guérison. Le frère André s'est éteint le 6 janvier 1937, après avoir démontré par l'exemple que la foi, la détermination et l'amour pouvaient déplacer les montagnes. L'exposition de l'Oratoire Saint-Joseph apprend également que dans l'histoire des prénoms au Québec, André fut le plus donné pendant les années 1930 et 1940, en grande partie à cause de la popularité du frère André. C'est aujourd'hui le troisième prénom le plus porté par les Québécois. Réalisée et diffusée par l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal dans le cadre du 100e anniversaire de sa fondation, l'exposition se poursuit jusqu'en octobre 2005 dans d'autres régions du Québec.

AGENDA CULTUREL

HISTOIRE D'AMIS

Le Théâtre de l'Université de Montréal (TUM) présentera, du **26 au 28 novembre** prochains, *Les amis,* une pièce du dramaturge Abe Kôbô et mise en scène par Vincent-Guillaume Otis.

Romancier et auteur dramatique japonais du XXe siècle, Abe Kôbô partage avec Samuel Beckett et Eugène Ionesco le même sens de l'humour absurde. Les thèmes de son œuvre tournent autour de la perte d'identité, de l'aliénation, de l'isolement de l'individu et de la difficulté que les êtres humains ont à communiquer entre eux. Les représentations de la pièce *Les amis* auront lieu à 20 h les vendredi 26 et samedi 27 novembre, ainsi qu'à 14 h et 20 h le dimanche 28 novembre.

Centre d'essai, 6e étage du Centre étudiant,
Pavillon J.-A.-De-Sève,
2332, boul. Édouard-Montpetit
Prix d'entrée : 10 $ (Éudiants UdeM)
et 15 $ (Grand public)
Info : Luc Arsenault, 343-6111, poste 4691

JETTE-TOI À L'EAU !

Éduc'alcool et Juste pour rire s'associent pour organiser la troisième édition du tournoi provincial d'improvisation s'adressant aux jeunes de 12 à 17 ans. Ce tournoi a pour but de les sensibiliser à l'importance de la modération dans la consommation d'alcool, tout en leur faisant vivre une expérience d'improvisation tout à fait inoubliable. Cette 3e édition du Tournoi d'impro d'Éduc'alcool-Juste pour rire est ouverte à toutes écoles secondaires publiques et privées et aux Maisons des jeunes à travers le Québec. La période d'inscription se termine le 3 décembre 2004. Les éliminatoires de cette 3e édition se tiendront fin février et début mars 2005. Quant aux demi-finales, elles auront lieu à Montréal et à Québec à la fin avril et au mois de mai 2005. Le Festival Juste pour rire accueillera les finalistes entre le 14 et le 24 juillet 2005. Édith Cochrane, la jeune et très affectionnée comédienne et joueuse étoile de la LNI, a renouvelé son mandat de porte-parole pour ce tournoi.

Informations et inscriptions en ligne :
www. hahaha.com/impro

SAMSARA

Après trois ans, trois mois et trois jours de réclusion volontaire dans un ermitage perdu du Ladakh, région reculée au Nord de l'Inde, Tashi émerge d'une transe profonde. Il récupère ses forces vitales dans le monastère bouddhiste où il vit depuis l'âge de cinq ans. De retour à une vie vouée au développement spirituel, il est soudain en proie à de dérangeantes pulsions sexuelles. Lors d'une expédition dans un village, il croise le regard d'une jeune femme, dont il s'éprend aussitôt. Pour la première fois, des doutes vont ébranler son engagement spirituel...

Premier film entièrement tourné au Ladakh, désert glacé indien coupé du monde, entre la Chine et le Pakistan, *Samsara* a bien failli ne pas voir le jour ; le réalisateur Nalin Pan a dû se battre pendant sept ans afin de réaliser en 2001 cette fresque splendide dans une région marquée par des tensions politiques. Avec Shawn Ku, Christy Chung et Neelesha Bavora.

Ce mercredi 24 novembre à 17h15 et 20h.
Centre d'essai, 6e étage du Centre étudiant,
Pavillon J.-A.-DeSève,
2332, boul. Édouard-Montpetit
Info-FILMS : (514) 343-6524

DESSINE-MOI L'AFRIQUE

Le 27 novembre prochain, AFRICA 2005 récompense les gagnants de la première édition du concours «Dessine-moi l'Afrique». Les meilleurs dessins des cinq écoles participantes ont été évalués par un jury composé de personnalités issues de milieux artistiques, éducatifs et médiatiques. Cette activité de sensibilisation à l'Afrique mettant à contribution le réseau scolaire primaire québécois, s'adressait aux élèves de 3e, 4e et 5e primaire d'écoles de la région de Montréal. La cérémonie de remise des prix sera suivie d'une table ronde portant sur le thème «L'image de l'Afrique au Canada: comment changer les perceptions?»

AFRICA 2005 est un mouvement de la société civile internationale, né en 2003 et dont la mission est de mettre en évidence la réalité d'une Afrique faite d'initiatives positives.

Table-ronde AFRICA 2005, Salle IBM
du HEC Montréal, 3000, Ch. de la Côte-Sainte-Catherine à compter de 12h.
Renseignements et confirmation de présence :
Relais du Canada: (514) 397-0822

CABARET POLITIQUE

L'Union des forces progressistes (UFP) procède à un spectacle bénéfice le mercredi 1er décembre à 20h au Medley. Sont attendus à ce party Thomas Jensen, Urbain des Bois, Ève Cournoyer, Kumpa'nia, Jean-François Lessard, Paul Kunigis, Paul Cargnello, Niko Beki, Hot club de ma rue, Syncop, Pinaskin, The Vendettas. Animation: Paul Ahmarani, François Gourd.

Medley, 1170, rue Saint-Denis,
Métro Berri UQÀM, Billets 20 $
en vente à la Brasserie Dieu du ciel,
29, av. Laurier Ouest (514) 490-9555,
Réservations par courriel à info@ufp.qc.ca

UN DÉFILÉ CONTRE LE SIDA

Le comité P[h]assion 2005 de la faculté de Gestion de l'Université McGill organise une série d'événements culturels en vue d'une levée de fonds pour la lutte contre le Sida. Plusieurs thèmes se rapportant à la mode, des stands d'information concernant le SIDA ainsi que des stands de design de t-shirts seront proposés. Le défilé de mode regroupe des talents locaux ainsi qu'internationaux, pour vous offrir une idée des tendances printemps/été de l'année 2005. Ce défilé de mode offrira aux étudiants une opportunité d'exposer leurs talents ainsi que leurs créations. Cette année, les profits générés par les différents événements P[h]assion seront offerts au Fonds MAC pour le SIDA, une association qui supporte les personnes atteintes du virus VIH/SIDA autour du globe depuis sa fondation en 1994.

L'objectif du P[h]assion est d'encourager l'espoir pour les patients atteints du SIDA, en continuant à combattre l'ignorance qui entoure ce débat et à rassembler le plus de dons possible pour hâter la découverte d'un traitement efficace.

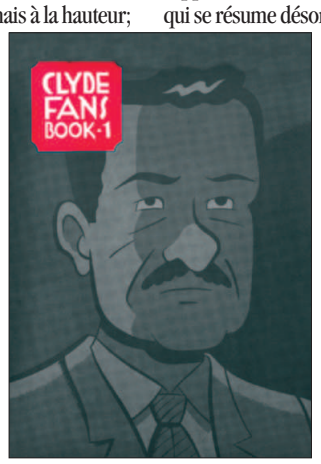
Informations: phassionmgmt@po-box.mcgill.ca
Site Internet: www.phassion.mgmt.com

CHRONIQUE BD

Aurore LEHMANN

LEÇON DE CHOSES

Un homme se raconte. Il raconte comment, pendant 44 ans, l'entreprise familiale fut l'un des principaux moteurs de son existence. Il raconte les trois modèles de ventilateurs inventés par son père et qui ont assuré la survie du commerce pendant toutes ces années; l'arrivée de l'air conditionné, cette révolution tranquille dans les foyers qu'il n'a pas su détecter. Il raconte son métier de vendeur, les doutes et les échecs qui ont ponctué sa carrière, le goût amer de la défaite. Il raconte les règles à suivre pour bien vendre et qui pourraient se résumer par une formule: «*The art of selling is the art of closing*»; comment lui même n'aimait pas assez les gens pour réellement réussir dans son métier. Il raconte Simon, son petit frère, le poète, le timide, incapable de vraiment socialiser. Le frère mal aimé, celui dont le père prédit qu'il ne sera jamais à la hauteur; le collectionneur de cartes postales, celui qui préfère écouter les conversations dans les restaurants plutôt que de vendre un produit auquel il ne croit pas et qui saura en saisir, bien avant son frère, toute la futilité. Comment, enfin, tous deux tombent dans la routine, le premier parce qu'il l'embrasse, le deuxième parce qu'il apprend à faire avec.



«*I suppose we all somewhat arbitrarily, pick something to give our lives meaning. Something justify our existence.*» L'histoire d'Abraham Matchcard, aîné de l'entreprise *Clyde fans* pourrait être l'histoire de tous les petits commerçants qui ont eu maille a partir avec l'industrialisation massive, les laissés pour compte des trente glorieuses. Une saga sans triomphe, la lente agonie d'une affaire de proximité dont il ne reste plus qu'une vitrine vieillie parmi tant d'autres, comme on en croise souvent dans les petites villes de province. Et derrière la vitrine, des vies dont il ne reste plus rien que quelques photos accrochées au mur et quelques objets échappés du passé. *Clyde fans* est le témoignage silencieux d'une autre époque. Son auteur nous invite à nous asseoir pour quelques instants pendant lesquels le temps semble ralentir et s'engage par le biais de son personnage dans un long monologue nimbé de naphtaline. Bizarrement et bien que le propos soit large et dégagé de toute émotivité, il nous plonge dans une complète et véritable intimité. Avec humilité et respect, sans s'appuyer sur une nostalgie dégoulinante.

Né Grégory Gallant à Clinton en Ontario, Seth est un des illustrateurs canadiens les plus talenteux de son temps. Publiés dans le *New Yorker* et dans le *Washington post*, ses dessins lui ont valu une nomination au festival d'Angoulême en 1999 dans la catégorie Meilleur album étranger. Avec *Clyde fans* (en français *Le commis voyageur*), il fait à nouveau la preuve de son talent de metteur en scène du vide. Ainsi le mouvement continuel de son personnage principal, passant d'une pièce à l'autre, rappelle toute l'inutilité de cette existence qui se résume désormais à occuper l'espace de cette grande maison. Bien plus encore, l'insistance avec laquelle Seth braque son attention sur les objets nous amène à relativiser la présence d'Abraham. Et parce que rien n'est laissé au hasard, du grille pain à la radio en passant par le mobilier ou le tableau figuratif trônant dans la cuisine, tout concourt à nous donner le sentiment d'un temps qui se serait arrêté au beau milieu des années cinquante. Y compris le graphisme et la palette de couleurs, qui se limite (par choix ou par manque de moyens?) au bleu-gris plaqué par dessus le noir et blanc qui compose le fond. *Clyde fans* sent la poussière accumulée, la vieille encre séchée et l'odeur des papiers jaunis; la solitude et l'espoir terni.

Clyde fans (book 1), Seth,
aux éditions Drawn and Quaterly of Montréal
En version française: Le commis voyageur
(chez Casterman)

REGARDE, POUR VOIR!

Mikaëlle MONFORT

On n'y voit rien, c'est sous un titre évidemment provocateur que l'historien et théoricien de l'art, Daniel Arasse propose ses «descriptions» de tableaux déjà fort connus. Six descriptions présentées sous la forme de six courtes fictions au ton allègre et léger. Entre autres, il est question de *La Vénus* d'Urbin du Titien, des *Ménines* de Velásquez, et d'une *Adoration des Mages* par Brueghel l'Ancien. Pourquoi, se demandera-t-on, revenir encore sur des tableaux si souvent représentés et commentés? Que peut-on encore y voir qui ne l'ait déjà été? Et qu'y a-t-il à apprendre qui ne soit déjà su?

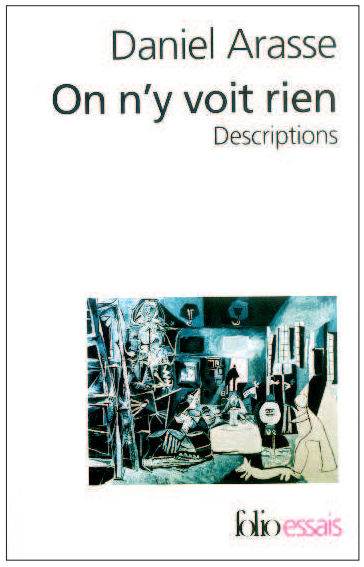
Précisément, Daniel Arasse choisit de s'intéresser à ces tableaux afin de montrer que pour l'historien ou le théoricien de l'art, souvent les textes, les citations, les références extérieures viennent faire écran devant l'œuvre. Il importe donc de regarder à nouveau le tableau pour y voir vraiment ce qu'il montre. Il ne s'agit plus de reconnaître ce qui est déjà su et ainsi de vérifier de manière narcissique que cette connaissance est détenue mais de renouveler le face à face avec la peinture et cela jusque dans ses moindres détails.

Attention toutefois, il ne faut pas s'y méprendre. La position de Daniel Arasse n'est en rien anti-intellectuelle. Il ne prétend pas qu'un regard instinctif, sauvage et non instruit voit nécessairement mieux la «vérité» de la peinture.

Daniel Arasse était un grand savant et probablement le meilleur connaisseur français de la peinture de la Renaissance italienne, il ne proposait pas de mettre la théorie au feu et le maître au milieu. Non, sa proposition s'adresse en premier lieu à ses pairs, les historiens et théoriciens de l'art, et elle constitue une suggestion de méthode d'analyse. Dans la méthode qu'il propose, la «vérité» sur l'œuvre — même si Daniel Arasse ne prétend à aucun moment que cette vérité soit unique — ne peut résulter que de la confrontation dialectique du «voir» et du «savoir».

Le savant sachant, il lui reste à savoir «voir». Ce sont donc à des exercices de regard que convie Daniel Arasse dans ses descriptions. Une petite gymnastique de l'œil à l'intention du théoricien de l'art.

À cet égard, la description de L'Annonciation de Francesco del Cossa offre un savoureux exemple de ce que peut être le genre d'exercice proposé. Le thème est connu, l'ange Gabriel vient annoncer à la



Vierge Marie qu'elle a été choisie pour porter et enfanter le fils de Dieu, Jésus. En 1469, Cossa, le maître ferrarais, en donne une version semble-t-il assez inédite. Dans un riche palais (ça, c'est classique), Gabriel vient à la rencontre de Marie (ça aussi, ça l'est). L'ange est présenté presque de dos et obliquement par rapport à la Vierge (ça, c'est franchement inhabituel) et au premier plan du tableau sur le marbre du somptueux palais de Marie se traîne un énorme escargot (ça, c'est tout à fait exceptionnel)! Pourquoi cet escargot est-il là et que fait-il là? Ce sont les deux questions auxquelles Daniel Arasse tente d'apporter une réponse non pas seulement en convoquant la littérature relative à l'iconographie de l'escargot, mais en interrogeant l'économie propre du tableau.

En d'autres termes, il ne suffit pas de rappeler que l'on croyait à la Renaissance que les escargots étaient fertilisés par la rosée ce qui permettait d'en faire une figure de la Vierge, également ensemencée par une sorte de pluie divine… La réponse aux questions posées se trouve dans le tableau lui-même. Il faut voir où il se trouve, non pas seulement par rapport à l'Histoire mais par rapport à la toile elle-même. Brillamment, Daniel Arasse va démontrer que ce qui fait sens, ce n'est pas tant la symbolique associée au gastéropode que la taille et l'emplacement qui lui sont assignés.

Mais s'il importe de voir l'économie propre du tableau pour le comprendre, cela ne signifie pas pour autant que la connaissance des conditions historiques de la production d'une œuvre ne sont pas essentielles à sa compréhension. En revenant sur les *Ménines* de Velásquez dont on croit tout savoir, Daniel Arasse démontre que la perception que l'on en a est profondément influencée par les conditions dans lesquelles on peut désormais recevoir cette œuvre — accrochée au musée du Prado à Madrid — alors qu'à l'origine le tableau avait été peint à la demande et sous le contrôle du roi d'Espagne Philippe IV pour être accroché dans son bureau d'été. Toutefois, Daniel Arasse montre aussi que loin de les épuiser, le temps enrichit encore les chefs-d'œuvre. Car tout se passe alors «*comme si c'était le tableau qui produisait visuellement du sens, indépendamment et au-delà des idées que le peintre et le commanditaire pouvaient s'en faire*». Voici donc la raison pour laquelle on n'a jamais fini de regarder un chef-d'œuvre.

Daniel Arasse
On n'y voit rien. Descriptions
Éditions Denoël, Paris, 2000.
Coll. Folio essais, n°417.

CHRONIQUE PHILO

Emmanuelle GRUBER

LIBÉRALISME ET INDIVIDUALISME

Quels sont les présupposés qui se cachent derrière le libéralisme? Si on regarde l'aspect philosophique de cette doctrine, au-delà des questions de partisanerie politique ou de système économique, on peut se demander sur quelle vision de société elle se fonde. Finalement, qu'est-ce que le libéralisme? Le libéralisme est une idéologie qui va de pair avec la modernité, et qui est fondée principalement sur l'individu. On pourrait même dire que le libéralisme est un individualisme. Ce courant est donc d'abord dirigé par l'idée de liberté, fondé sur les droits individuels. Dans ses débuts historiques, en Angleterre au XVIII^{e} siècle, le libéralisme était l'affirmation de l'individu face à l'autorité de l'État et de l'Église. Il allait de pair avec la liberté d'expression, par exemple, et la neutralité morale de l'État, c'est-à-dire le fait que l'État n'a pas à avoir de jugement moral sur les comportements des gens. L'idée de liberté est aussi présente dans le pendant économique du libéralisme avec les principes de liberté d'entreprise, de libre-échange, la libre concurrence, ou de liberté du travail. Ainsi, avec cette vision, c'est toute la société qui repose sur l'individu. Par exemple, ce que veut l'individu, le marché y répond grâce à la fameuse main invisible d'Adam Smith.

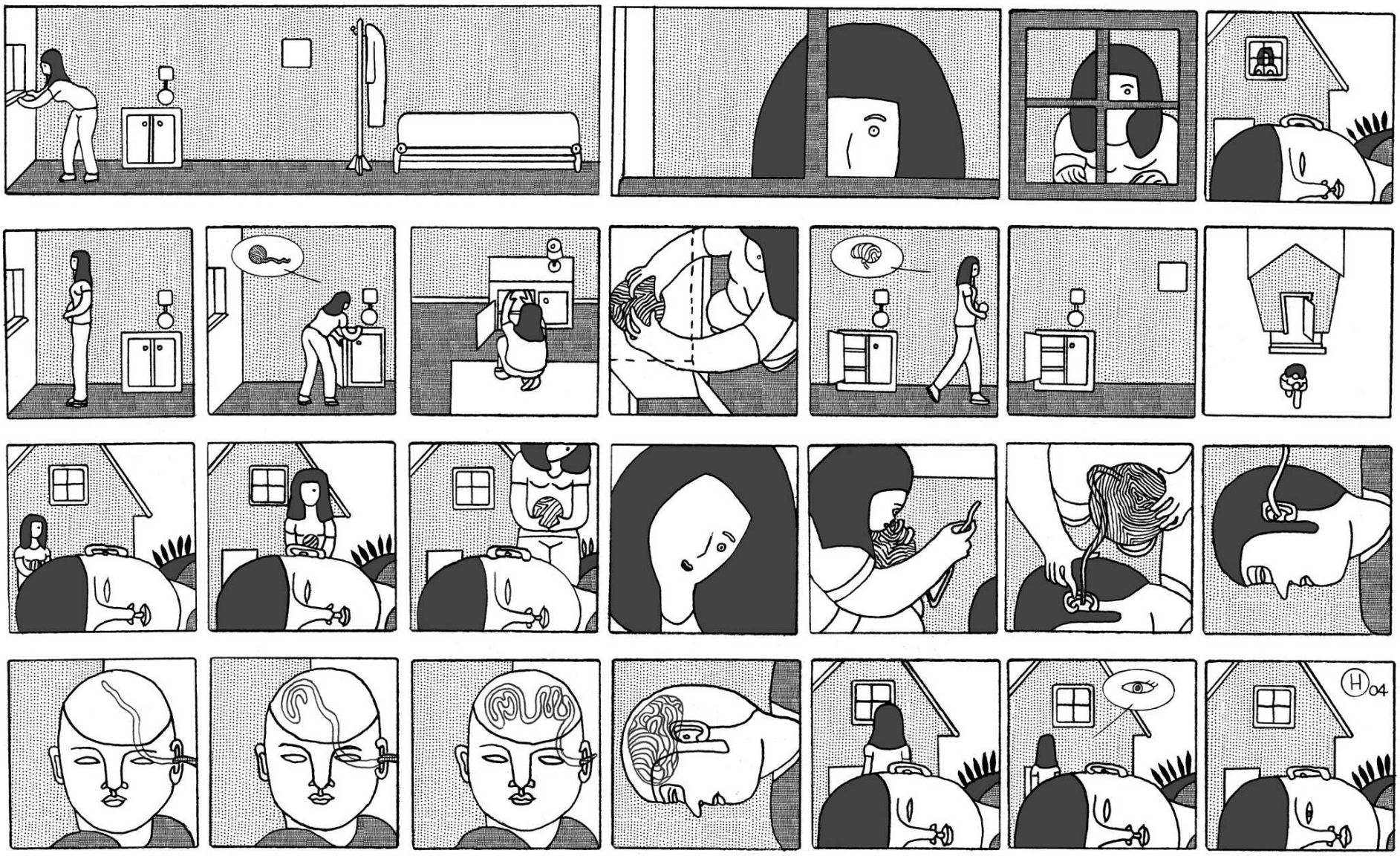
Mais quand la liberté règne, elle se fait souvent au détriment de l'égalité, essentiellement parce que les êtres humains sont inégaux dans les faits. Et parce que c'est un principe acquis qu'ils doivent être égaux en droits, cela soulève le difficile problème d'appliquer l'égalité des chances en société. Face à cette tension, il existe plusieurs approches au sein même du libéralisme, une doctrine finalement assez large qui regroupe plusieurs tendances. Selon Dworkin, philosophe américain, au sein du libéralisme, il faut séparer les libertariens, qui insistent sur la liberté, et les libéraux, qui penchent plus vers l'égalité. Dans le cas où on insiste sur la liberté, on aura tendance à insister sur la responsabilité individuelle, et inversement, dans le cas où l'on préfère donner la priorité à l'égalité, on considère la responsabilité collective. Par exemple, l'éducation est-elle une affaire individuelle ou collective? Si elle est individuelle, que chacun soit libre d'y aller suffit. Si elle est collective, il faut mettre en place des structures afin d'améliorer l'égalité des chances. Égalité signifie plus d'interventions de l'État et donc moins de liberté dans le sens où l'État va intervenir pour chapeauter la population et ne *laisse* pas totalement aller le cours des choses librement.

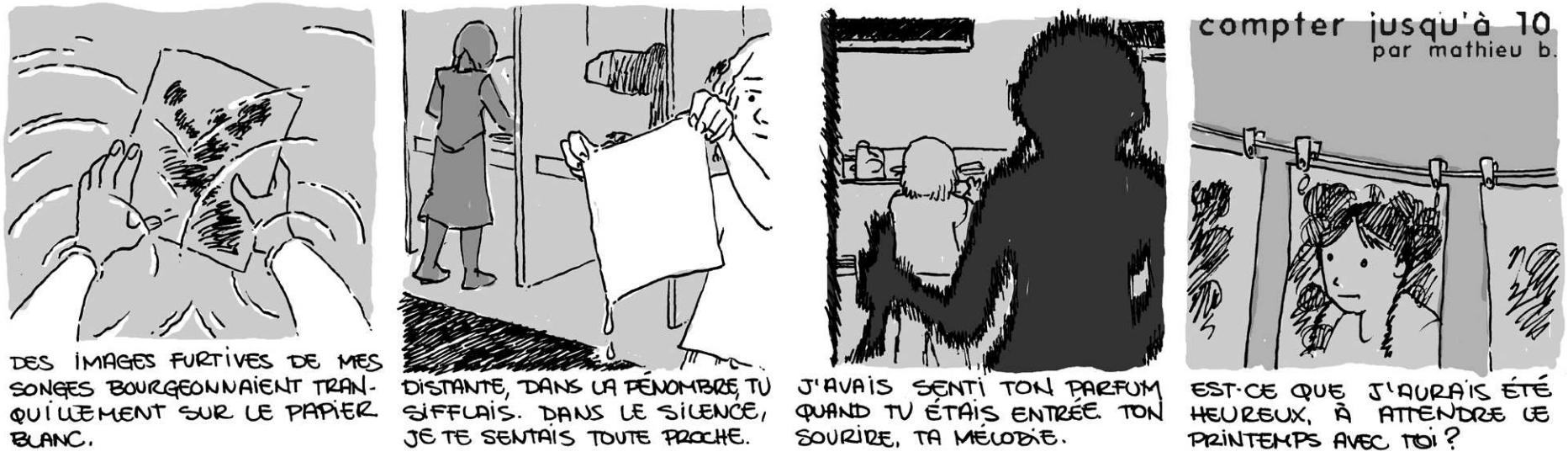
Dans la tension entre liberté et égalité, tout est une question de priorité. On peut se demander jusqu'où peut aller l'intervention de l'État. Peut-il donner des balises à des comportements déviants, par exemple mauvais pour l'environnement? C'est-à-dire doit-il prioriser la liberté et laisser cela à la responsabilité des individus ou bien doit-il prioriser l'égalité et intervenir afin de mettre en place ce qu'il pense être le mieux pour la communauté ?

Si on met l'accent davantage sur l'importance de l'égalité, on quitte le libéralisme, on délaisse la primauté de l'individu, et on met en valeur la communauté. L'une des critiques à l'endroit du libéralisme, par exemple, formulée par Sandel dans les années quatre-vingts, est d'avoir négligé l'importance de la communauté. En effet, comment construire un projet communautaire si l'individualisme, voire l'égoïsme, prime, et où l'individu dans son exacerbation gomme le lien fondamental qu'il a avec la communauté.

Ronald Dworkin. *A Matter of Principle*,
Cambridge (Mass.), Harvard University Press,
1985, p. 181-204.

Michael Sandel. «The procedural Republic
and the Unencumbered Self»,
Political Theory, 12/1, 1986, p. 81-96.





DERNIÈRE HEURE

© ERIC BRAÜN

http://crash.to/106u

SORTEZ VOTRE SAVOIR DE L'OMBRE

500$

par projet seront remis par le Programme d'aide au rayonnement du savoir étudiant aux cycles supérieurs (PARSECS)

Les types de projets subventionnés sont les suivants :

- Colloques
- Conférences
- Débats
- Symposiums
- Expositions

Pour davantage de renseignements ou pour vous procurer le formulaire de demande de financement, veuillez contacter la FAÉCUM au 343-6111, poste 5275

FAÉCUM